

Les Temps Modernes

11^e année REVUE MENSUELLE n° 118

DIRECTEUR : JEAN-PAUL SARTRE

Octobre 1955

T. M. — Refus d'obéissance.

WILLIAM FAULKNER. — L'Ours (I)

NICOLAS GUILLEN. — Élégie cubaine.

MIGUEL ANGEL ASTURIAS. — Le Pape vert (fin).

EXPOSÉS

FREDRIC WERTHAM. — Les « crime comic-books »
et la jeunesse américaine.

MARYA MANNES. — Nuit d'horreur à Brooklyn

CHRONIQUES

JEAN POUILLON. — Henry James

RAYMOND BORDE. — Pour un renouvellement de la forme
au cinéma.

NOTES

— *Les Livres.* RÉGINE BONNARDEL : « Viet-nam, histoire et civilisation », de Lê Thanh Khôi; — « Contribution à l'histoire de la nation vietnamienne », de Jean Chesneaux.

— *Le Cinéma.* RAYMOND BORDE : « Le Cirque infernal », de Henry Hathaway.

— *Correspondance.* Le Très Révérend John Wilkins, la langue philosophique et les communications interplanétaires. — Mme Maryse Choisy et le « Journal d'un prêtre ».



Rédaction, administration : 30, rue de l'Université, Paris

Fredric Wertham.

LES «CRIME COMIC-BOOKS» ET LA JEUNESSE AMÉRICAINE

Nous publions aujourd'hui, à titre documentaire, deux études consacrées à un aspect mal connu de la société américaine. La première, due au Dr Fredric Wertham, analyse les crime comic-books, ces recueils de « bandes dessinées » dont plusieurs dizaines de millions d'exemplaires sont vendus chaque mois aux Etats-Unis. Dans la seconde, Marya Mannes présente un « fait divers » qui illustre assez bien les thèses du Dr Wertham. Encore faut-il observer que les crime-comics ne sont pas exactement la cause d'une certaine « criminalité juvénile » : tous deux seraient plutôt les manifestations d'une même désagrégation sociale.

T.. M.

« IL FAUT TOUJOURS LES SONNER ! »

« Tout gosse a son idole : champion sportif, acteur de Western ou général fameux. Mais il y a des gosses qui dédaignent ce genre de héros, et dont l'admiration va aux bandits. »

Ainsi commence une histoire de *comic-book* où l'on voit un homme masqué faire la leçon à deux jeunes garçons : « Vous, les gosses, si vous voulez devenir comme moi, pas de pitié! Le gars en face, faut jamais le laisser souffler! » Et pour passer immédiatement à la pratique, ils se saisissent d'un enfant bien habillé et le terrifient jusqu'à ce qu'il leur donne son argent. ;

Mais cela ne paraît pas suffisant au professeur, qui leur cogne la tête l'une contre l'autre en s'exclamant : « Il faut toujours les sonner, ne l'oubliez pas ! » C'est là la leçon de base des *crime-comics*.

Bien des adultes pensent savoir ce qu'est un *comic-book* parce qu'ils ont lu des romans policiers, regardé les bandes illustrées des journaux et jeté un coup d'œil sur un *comic-book* à la devanture d'un kiosque ou par-dessus l'épaule d'un enfant.

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 469

Ils se trompent complètement : les enquêtes menées par le groupe Lafargue¹ ont établi que la majorité des adultes ignorait totalement ce que pouvait être, dans sa forme comme dans son contenu, un véritable « *crime comic-book* ». J'ai pu constater moi-même, au cours de débats publics, que seuls en définitive les éditeurs savaient parfaitement de quoi il s'agissait ; parents, professeurs, médecins, tous les autres montraient, par les questions mêmes qu'ils posaient, qu'ils voyaient dans les *crime comic-books* des sortes de contes de fées ou de légendes. Les enfants, eux, ne commettent pas de telles erreurs; et c'est pour les seuls enfants que s'est créée l'industrie des *crime comic-books*, c'est sur eux seuls qu'elle repose.

Depuis des années, nous avons multiplié les enquêtes de toutes sortes, interrogé les vendeurs d'illustrés dans les kiosques, dans les drugstores, dans les magasins de friandises, et cela dans de nombreux États, sans oublier la campagne. On constate inmanquablement que, sur les éventaires, les *crime comic-books* voisinent - ou même sont franchement mélangés - avec les *comic-books* ordinaires destinés aux tout jeunes enfants. (D'ailleurs, même dans ces derniers, on trouve d'alléchants placards de publicité-en faveur des *crime comics*.) Il suffit, en tout cas, de voir comment sont rédigées les annonces publicitaires insérées dans les *crime-comics* (en particulier

celles de jouets) pour se convaincre que ceux-ci sont bien écrits *pour* les enfants; et l'on sait que certains éditeurs spécialistes de cette littérature ont reçu des lettres enthousiastes de très jeunes lecteurs.

Il est encore des gens qui se laissent prendre à la fallacieuse excuse avancée par les rédacteurs des *comic-books*, à savoir qu'il est beaucoup moins question, dans leurs publications, de crimes que du châtement même des crimes : plusieurs de ces illustrés ne s'intitulent d'ailleurs pas : « Le Crime ne paie pas »? Ici encore, les adultes se laissent beaucoup plus facilement abuser que les-enfants; ceux-ci savent fort bien que tout ce qui a trait au châtement est en petits caractères de couleur terne, alors que la partie importante du titre, celle qui concerne le crime, s'inscrit en caractères énormes et de couleur criarde : CRIME, CRIMINELS, ASSASSINS, HORS-LA-LOI, REVOLVERS, etc. Il en résulte naturellement qu'aux éventaires, l'œil n'est frappé que par ce qui a trait au *crime*.

1. La clinique Lafargue est une clinique psychiatrique de Harlem où un groupe de chercheurs étudia la délinquance, juvénile...

470 LES TEMPS MODERNES

Parfois même, le titre est composé de telle façon qu'il est possible de dissimuler la partie peu attrayante sous l'illustré d'à côté ou d'en dessus. En voici quelques exemples :

LES HORS-LA-LOI sont toujours perdants Pas de salut pour LES ENNEMIS PUBLICS L'Ouest résonne du bruit des PISTOLETS LE CRIME ne peut vaincre HORS-LA-LOI de l'Ouest et shériffs CRIMINELS en fuite

On attribue souvent au caractère rapide et haletant de Faction. l'attrait que les *crime comic-books* présentent pour les enfants. Ce n'est pas impossible : mais l'on ne peut s'empêcher de remarquer que ce rythme se ralentit considérablement quand on en arrive à des scènes de violence et de meurtre. En voici un exemple caractéristique, pris dans un *crime comic-book* de 1950 : sur les trente-sept illustrations d'une histoire, douze (c'est-à-dire un tiers) représentent des scènes de viol. L'histoire débute ainsi :

« Tard dans la nuit, une femme marchait à travers les rues désertes de la banlieue d'une grande ville; la lune éclairait à peine les baraques sordides, et la femme était seule... C'était l'heure propice au crime ! »

Et l'histoire se déroule à peu près ainsi :

1. - Derrière la fille, s'avance une ombre, menaçante, le bras levé.
2. - La fille tombe, la poitrine exagérément tendue dans le soutien-gorge noir que laisse voir son corsage déchiré ; l'ombre sinistre de son agresseur se penche sur elle.
3. - Il « traîne sa proie dans les ténèbres » et lui arrache ses vêtements, tout en la bâillonnant d'une main.
4. - Il la viole derrière un buisson.
5. - A l'image suivante, on voit une fille assassinée, et sans doute violée, au milieu de ses vêtements en lambeaux.
6. - Encore une fois, attaque d'une fille par derrière. Et en guise de légende : « AAAAH! »
7. - « L'étrangleur » s'enferme avec une de ses victimes dans un entrepôt et dit : « Je vais te tuer comme les autres - Puis je te balancerai par la trappe et tu iras pourrir sous le quai - HA! HA! ».

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 471

« Un illustré qui, sur quarante ou cinquante pages, ne contient que des images de crime ou de violence, « avec une variété dans l'horreur qui dépasse l'imagination » : c'est en ces termes qu'un

membre de la Chambre canadienne, Mr. Fulton, pouvait définir le *crime comic-book* en déposant un projet de loi destiné à faire interdire les illustrés de ce genre.

Que l'histoire racontée se passe en effet à New-York, au Far-West, sur la planète Mars ou dans la jungle, que le héros en soit un Superman, un être « horridique » ou un magicien, le *crime comic-book* n'a jamais d'autre raison d'être qu'une peinture minutieuse du crime. Pour apprécier correctement l'influence que peut exercer cette littérature sur les enfants, il faut avant tout en dégager les principales caractéristiques. Mais, pour cela, il ne suffit pas d'y jeter des yeux d'adultes; il faut aussi savoir comment elle apparaît à ses jeunes lecteurs, ce qu'ils y voient, ce qu'ils y cherchent et ce qu'ils y trouvent.

Un *comic-book* attire tout d'abord l'œil par sa couverture :

celle-ci, toujours imprimée sur un excellent papier et violemment colorée, porte des caractères énormes. Le titre, nous l'avons vu, est très important; quant à la scène représentée, elle doit, par sa violence et son sadisme, attirer et allécher les enfants.

Ces nécessités impérieuses qui régissent la présentation de la première page des *comic-books* entraînent parfois des conséquences assez curieuses : on peut fort bien mettre sur la couverture des illustrations qui n'ont aucun rapport avec les textes qu'elles sont censées introduire. C'est ainsi que, pour un *comic-book* qui n'est en fait que la réimpression d'une série de bandes parues dans un quotidien pour adultes et simplement adaptées (on va voir de quelle manière) pour les enfants, on a imaginé le dessin suivant :

une jeune femme à la poitrine provocante est étendue, les jambes nues, sur un lit; ses cheveux retombent mollement sur ses épaules nues, ses lèvres sont tendues en forme de baiser, tout son visage est empreint d'une expression voluptueuse. Qui pourrait imaginer qu'il s'agit là d'une opération chirurgicale ? Il est vrai qu'auprès de la jeune personne se trouvent deux hommes en blouse blanche;

l'un s'apprête à lui appliquer un masque de chloroforme, l'autre tient dans une main une paire de ciseaux et dans l'autre un couteau dont la flamme effilée lance des éclairs jaunes (les éclairs jaunes sont le symbole traditionnel des *comic-books* pour tout ce qui coupe ou tire).

472 LES TEMPS MODERNES

Il est inutile de dire que la chirurgie (que l'on ne retrouve d'ailleurs *pas* à l'intérieur du livre), n'est ici qu'un prétexte au sadisme et à l'érotisme.

On précise souvent sur les couvertures que les histoires racontées sont authentiques et sortent tout droit des dossiers du F.B.L;

souvent aussi, sous forme de petits messages enfermés dans un cercle, on réaffirme le triomphe certain de la légalité. Un même *comic-book*, pour prendre un seul exemple, proclame ainsi au-dessus de son titre : « Au service du Bien! » ; à côté, dans un petit cercle :

« Le crime ne paye pas » ; en dessous, bien en évidence, souligné et encadré : « VÉRIDIQUES histoires criminelles » ; enfin, en caractères minuscules et même difficiles à déchiffrer : « Pour la disparition du crime. » Des enfants m'ont souvent dit que toutes ces professions de foi n'étaient que « de la frime », qu'elles étaient surtout destinées à rassurer les parents et les professeurs qui n'ont pas le temps de lire à fond les *comic-books*. Entre parenthèses, la couverture du *comic-book* en question montre un cadavre étendu, du sang dégoulinant de la bouche, et l'assassin debout près du corps.

Ce qui doit frapper le plus l'imagination, après la couverture, c'est la première page de la première histoire. L'enfant doit y trouver un aperçu de toutes les violences, de toutes les horreurs qui vont suivre et qui seront le principal attrait du journal : il faut qu'il éprouve tout de suite le frisson de terreur qu'on lui promet et qu'il se promet. Il y a là une sorte de nécessité psychologique dont de nombreux enfants, spontanément, m'ont fait remarquer l'existence. Un exemple frappant est donné

par l'adaptation de *Macbeth* en *comic-book*. Après la formule rituelle : « Si extraordinaire que ce récit puisse paraître, il n'en a pas moins été inspiré à l'auteur par des événements réels », la première image nous montre une jeune femme (Lady Macbeth) qui ordonne : « Pendant que les valets sont endormis, va donc les barbouiller de SANG. »

L'enfant qui jette un coup d'œil sur la première page pour voir « de quoi il s'agit » comprend tout de suite qu'il est en présence d'un *crime comic-book*. Il est évident qu'il aura, après sa lecture, une idée assez singulière de *Macbeth*. John Mason Brown, critique de la *Saturday Review of Literature*, pouvait écrire de cette adaptation : « Voler l'un des plus grands dramaturges qui soient, utiliser le titre et l'intrigue d'une de ses meilleures tragédies, il y a là un véritable crime... Bien qu'il y ait dans la pièce des meurtres et du sang, elle ne dépasse jamais un certain degré dans la terreur... »

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 473

Ici au contraire, il n'y a plus de tragédie, mais seulement de l'horreur à bon marché. » Ce qu'il est important, en tout cas, de remarquer, c'est que l'enfant saisit dès la première page ce qui n'apparaît aux adultes qu'après une lecture exhaustive : il reconnaît le *crime comic-book* immédiatement, sous quelque déguisement qu'il se cache.

La page éducative, que font valoir avec orgueil les éditeurs et qui rassure trop facilement parents et professeurs (alors qu'en réalité la majorité des enfants la sautent), au lieu d'apporter, comme elle pourrait le faire, un contre-poison à la violence exaltée dans le reste, ne fait que lui donner une sorte de justification historique. Prenons un exemple : la page éducative d'un *comic book* spécialisé dans les histoires de forêt vierge et de Tarzan s'intitule : « Les Premiers Américains ». On y voit une jeune fille en robe du soir somptueuse autant que moderne, les poignets attachés à un grand poteau bariolé, et à moitié renversée en arrière pour mettre ses seins en valeur. Un homme au visage affreux, penche sur elle, la menace d'un grand couteau. La jupe de la jeune fille retroussée jusqu'aux cuisses donne à l'ensemble un caractère fortement érotique. La légende nous informe : « A l'époque de la moisson, ils avaient coutume d'arracher le cœur d'une victime vivante. » L'histoire ne fait ici que venir au secours du sadisme.

D'autres traits contribuent à caractériser le *crime comic-book* :

la première page de chaque récit, le contenu même des histoires, le vocabulaire, les ficelles de l'intrigue, la façon dont on fait parler les personnages, toutes choses qui sont en contradiction flagrante avec les vertueuses petites maximes encadrées sur les couvertures et le patronage accordé aux éditeurs par des psychiatres en renom ou des instituts fameux.

.....

Prenons un *comic-book* caractéristique, avec son titre sans/équivoque, sa couverture sinistre où un gangster succombe sous les coups d'individus patibulaires et recherchons avec attention le cercle minuscule du rituel certificat de vertu. Le voici : « Ce journal s'est expressément voué à la lutte contre le crime. Nous espérons que la lecture de ces pages apprendra à la jeunesse d'Amérique que le crime n'est qu'une ténébreuse impasse où « échouent les fous et les désespérés. » Comparons maintenant

474 LES TEMPS MODERNES

cette louable déclaration et le récit qui suit, dans ses grandes lignes :

1. Un criminel terrorise une famille dans une ferme écartée, fait des avances à la femme du fermier et roue de coups le mari qui essaye de s'interposer.
2. Il emmène le petit garçon comme otage dans les bois.
3. Le petit garçon, épuisé au bout d'un certain temps de marche, dit : « Je ne peux pas aller plus vite, et ça m'est bien égal, puisque de toute façon je sais que vous allez me tuer. » Le criminel lui répond : « T'es doué, petit gars ! C'est exactement ce qui va t'arriver. Mais d'abord, je vais te faire cracher toutes tes dents ! »

4. Le petit garçon, pendant qu'on le bat : « OH-H-H-H-H-H... »

5. A la fin, le criminel, qui a eu naturellement auparavant le temps de commettre pas mal d'autres crimes, n'accepte pas de se laisser punir par la loi : comme un héros, il refuse de se rendre et se tue.

Cette histoire ne comporte pas moins de quatre-vingt-dix-sept images qui nous montrent les « victoires » du criminel ; l'une est plus particulièrement consacrée à l'apothéose de son suicide. Pour l'enfant qui d'aventure (il est vrai que c'est rare) a lu les petites maximes morales de la couverture, il ne peut qu'être évident que les deux enseignements sont incompatibles ; et il ne lui sera que trop facile de deviner celui qu'on désire réellement le voir suivre.

- Les adultes cultivés ignorent complètement ce genre de littérature. Quand un roman s'est vendu à dix mille exemplaires, les revues littéraires s'empressent d'analyser son art, d'étudier sa technique, son intrigue, sa signification sociale etc. Il est pour le moins curieux que l'on ne parle jamais des *comic-books*, dont le tirage varie pourtant de deux cent cinquante mille à cinq cent mille exemplaires, quand ce n'est pas davantage.

Ce ne sont là que des chiffres approximatifs. Il faut distinguer en effet entre le nombre d'exemplaires imprimés, publiés, vendus d'une part, et d'autre part le nombre des exemplaires effective-ment lus. Le nombre des lecteurs est infiniment plus élevé que celui des illustrés mis en circulation; il existe tout un système de revente, et d'achat en cascade qui fait que le même *comic-book* peut être vendu une dizaine de fois, - les prix baissant évidemment en proportion des ventes et pouvant ainsi passer de dix *cents* à deux ou même un *cent*.

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 475

Ce marché parallèle est si répandu que les sommes qui y sont consacrées finissent par être considérables. Les transactions se font dans des boutiques clandestines ou semi-clandestines, dont les adultes n'entendent jamais, ou presque jamais, parler.

En règle générale, les *crime comic-books* sont des publications mensuelles; peu sont bi-mensuels, et il se trouve que ce sont les moins dangereux (*Super Duck*, *Terrytoon Comics*, etc.); mais ils sont aussi beaucoup moins lus. C'est là d'ailleurs une règle générale : seul le crime rapporte. Le directeur d'une grande maison d'édition expliqua un jour que le *comic-book* « sportif » était le plus sain et le plus exaltant que l'on puisse trouver aux États-Unis, mais qu'il se voyait à son grand regret dans l'obligation d'abandonner la formule, parce qu'elle n'était pas rentable. Inversement l'un des pires *comic-books* qui existent, une sorte de véritable manuel de la délinquance juvénile (le Ministre de la Justice du Canada affirmait de cet illustré qu'il représentait « un exemple remarquable des abus que l'on peut faire de la liberté de la presse ») peut s'enorgueillir d'être lu par six millions d'enfants.

A l'époque où les éditeurs commencèrent à publier de nouveaux codes (et cela à la suite de ma première campagne de presse), le nombre des *crime comic-books* était en train de s'accroître en flèche, à la fois en valeur absolue et par rapport au nombre des autres *comic-books*. Entre 1937 et 1947, il n'existait guère que dix-neuf *crime comic-books*, dont seize qui se présentaient sans réticence comme tels et trois qui s'intitulaient eux-mêmes « *Westerns* », mais qui en fait consacraient toutes leurs pages à la peinture du crime. Mais au cours de la seule année 1948, cent sept nouveaux titres firent leur apparition, cinquante-trois ouvertement consacrés au crime et cinquante-quatre se cachant, comme ceux que nous avons vu plus haut, sous la dénomination de « *Westerns* ».

L'industrie du *comic-book*, semble-t-il, se trouvait à l'époque placée devant un dilemme. D'un côté, les éditeurs ne désiraient pas que le grand public fut averti de l'importance réelle des *comic-books* et de la profondeur de leur influence (bien que l'un d'entre eux ait crûment affirmé : « Quand ça devient une affaire de cette taille, vous ne pouvez plus échapper à l'attention du public. ») Mais de l'autre côté, étant donné que les *comic-books* vivaient aussi, pour une part, de publicité, les mêmes éditeurs avaient intérêt à mettre en valeur, et au besoin même à gonfler quelque peu, leurs chiffres de tirage.

Cette contradiction explique que l'on puisse proposer deux chiffres très éloignés l'un de l'autre pour l'estimation du tirage total. En tout cas, ils sont toujours très élevés : *l'Advertising Age* l'estime à 75 millions d'exemplaires par mois; l'Association des Éditeurs de Comic-Books va jusqu'à 80 millions.

Le nombre des titres de *comic-books* est particulièrement difficile à déterminer : il est dans ce domaine impossible de se fier aux statistiques. Il m'est arrivé bien souvent de citer un titre, qui le lendemain disparaissait, pour d'ailleurs réapparaître immédiatement sous une nouvelle appellation. Sans cesse, des titres sont abandonnés ; sans cesse aussi d'autres se créent : au fond, ce sont les mêmes. On retrouve le même phénomène pour les raisons sociales des firmes d'édition, qui se qualifient de « nouvelles » de par la grâce d'un changement de nom (c'est pourquoi j'ai pu appeler le *crime comic-book* une publication « qui joue à cache-cache »). La plupart du temps, le public ignore donc quelles sont les firmes qui publient un *comic-book* déterminé, le nom de la maison d'édition étant presque aussi insaisissable que celui de sa production. Il y a là un mélange perpétuel d'innombrables entreprises qui s'affublent de noms divers pour s'occuper des divers *comic-books*. En définitive, essayer d'évaluer le nombre des titres de *comic-books* à un moment donné serait tout aussi vain que de publier les noms de ceux qui sont plus particulièrement dangereux.

Quoi qu'il en soit, les *crime comic-books* représentaient en 1946-1947 environ le dixième de la production totale des *comic-books*. En 1948-1949, ils en constituaient déjà le tiers; à la fin de 1949, la moitié; aujourd'hui, en 1954, ils sont l'écrasante majorité. Leur progression a été vertigineuse.

Étudier l'influence des *comic-books* c'est un peu comme étudier une maladie infectieuse : la question relève à la fois de la clinique et du laboratoire. Il ne suffit pas en effet d'étudier les individus qui ont pu être atteints, il faut aussi analyser les agents d'infection eux-mêmes, leurs variétés, leur genre de vie, leur implantation. Il y a une distance considérable entre la pure culture bacillaire et le cas clinique. Qu'en est-il par exemple des récits d'aventure que l'on appelle « sains », les « *Westerns* »? La grande majorité, pour ne pas dire tous, ne sont en fait rien d'autre que des *crime comic-books* ; comme eux, ils se plaisent à décrire toutes sortes de violences et de crimes.

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 477

Prenons un exemple : *Your Favorite Western Star* consacre toute sa seconde page à une publicité pour armes à feu, avec l'approbation tacite de Mr X..., docteur en médecine, qui lui fait face à la page trois. La dernière page a été également achetée par une manufacture d'armes et représente un énorme revolver. Ce *Western* n'échappe d'ailleurs à aucune des lois du genre : on y voit en gros plan un homme blessé à mort, laissant couler une écume sanglante de sa bouche.

Dans un autre *Western*, un homme est aveuglé avec de la poussière d'or, exemple frappant de ce que j'appelle le thème de la blessure aux yeux, qui revient si fréquemment dans les *comic-books*.

Et voici la philosophie qui se dégage d'un troisième : « Depuis quand se fait-on du mauvais sang pour un meurtre ou deux ? »

On comprend qu'il me soit assez désagréable de me trouver au milieu d'un tel ramassis d'horreurs. Le dernier *comic-book* cité me consacre pourtant toute une page, en me reprochant « de vouloir poser le problème de la délinquance juvénile dans l'Amérique d'aujourd'hui, et d'en rejeter la responsabilité, dans certains cas, sur les *comic-books* ». Pour tout homme sensé, il ne peut être qu'évident que la caution du docteur X... « le fameux psychiatre », qui orne la première page de chaque numéro, réduit à néant toutes mes accusations.

La jungle, l'épouvante et les rêveries interplanétaires ont également donné naissance à des publications d'un genre spécial, mais qui sont toujours, en fait, des *crime comic-books*. Les « *jungle comics* » se sont fait une spécialité de la torture, du sang et de la volupté dans un cadre exotique. On

y trouve de tout : des poignards, des griffes, des revolvers, des animaux sauvages, des filles aux divers avantages abondants et parfois débordants, qui semblent avoir été expédiées dans la jungle par une fabrique de soutien-gorge et de slips, des indigènes, des incendies, des poteaux de torture, des chaînes, des cordes, de beaux mâles (de préférence nordiques) aux pectoraux avantageux. Certains détails sont particulièrement soignés ; on voit ainsi une fille qui injecte une mortelle « poudre de radium » dans les seins (aussi tendus et provocants que d'habitude), d'une malheureuse qui se tord de douleur (et la tortionnaire se félicite tout haut : « J'ai l'impression d'avoir trouvé ton talon d'Achille, ma belle ! »).

478 LES TEMPS MODERNES

On peut également y voir des blancs massacrer tout à loisir des noirs; le gros plan d'une poitrine de femme marquée au fer; une fille que l'on *se* prépare à aveugler, etc.

.....

Dans les *comic-books*, les blancs sont généralement blonds, athlétiques et élancés; les indigènes, au contraire, sont toujours à mi-chemin entre l'homme et le singe. Au cours de toute mon enquête, j'ai été constamment frappé du fait que cette représentation des hommes de couleur comme des sous-hommes (étroite-ment liée à celle des héros valeureux comme des *Supermen* nordiques) faisait une impression profonde (et, j'en suis sûr, durable) sur les esprits enfantins. Et au milieu de toutes ces violences qui se déroulent entre singes, esclaves et hommes, on retrouve les inévitables et énormes portraits de filles aux courbes irrésistibles, aussi nues que le permet le Ministère des Postes. Même un adulte ne peut se défendre contre l'impression de violence et de sexualité qui émane de ces tableaux.

Il faut ajouter que les procédés des auteurs sont tout aussi mécaniques. Pour ne prendre qu'un exemple, le « Satanique Dr Zanzère », dans *La Fille de la Jungle*, tente de « greffer des ailes de chauve-souris sur un tigre ». Mais après cet effort d'imagination, les auteurs, épuisés, retombent bien vite dans les violences, les perversions sadiques et le racisme habituel.

Comment prendre un seul instant au sérieux l'argument des défenseurs de l'industrie des *comic-books* : que ces derniers permettent aux enfants une « libération émotionnelle » ? Est-ce pour les libérer émotionnellement qu'on voit à la fin d'une histoire un énorme poing étreindre un revolver, tandis que la légende commente : « Une petite pression sur la gâchette, et Nyoka exhale son dernier souffle! Lisez la semaine prochaine la troisième partie du *Trésor de Patte de Tigre* ! »

Dans les « *jungle comics* », la jungle n'est pas tant un décor ou un cadre qu'un état d'esprit. Il n'est donc pas étonnant que l'on retrouve les mêmes thèmes dans les histoires interplanétaires et dans les « *science fictions* ». Les filles de cette nouvelle catégorie sont exactement vêtues, ou plutôt dévêtues, comme leurs consœurs exotiques; la manière dont on les traite est la même. Peut-être pourrait-on découvrir à la rigueur un peu plus de raffinement dans les tortures.

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 479

Si l'on entreprend d'aveugler quelqu'un, ce ne sera plus, du moins, sans employer tout un arsenal d'instruments à caractère éminemment scientifique :

« Et maintenant, poupée de mon cœur, parle : dis-nous où est le thorium, sinon mon électro-cautère te brûlera les yeux, pauvre petite tête! »

Quant au Superman, on est divisé sur la tenue qu'il doit adopter. Les uns le lancent dans le naturisme comme son confrère de la jungle; d'autres préfèrent une tenue composite, qui tient à la fois de l'uniforme du S. S., du scaphandre et du blindage des robots.

En tout cas, dans les *comic-books* de ce groupe, et quelles que soient par ailleurs les séductions interplanétaires, l'attaque à main armée — si fréquemment pratiquée par les jeunes des grandes villes au cours des dernières années — est un thème qui revient constamment. Le sang coule à flots, les poitrines sont à moitié nues, et les croupes de femmes font l'objet de soins tout particuliers de la part des dessinateurs.

Superman bénéficie des plus hautes protections ; deux psychiatres, un éducateur, un professeur anglais et un spécialiste d'enfants, toutes personnalités dont les titres sont soigneusement énumérés sur toute une page; tandis que sur la page qui lui fait face on peut voir un homme déguisé en enfant en train de tirer un coup de revolver dans la bouche d'un policier (avec un pistolet d'enfant). Il est vrai qu'il ne s'agit que d'une farce — c'est « la seconde enfance de Prangaster ». On retrouve dans la même histoire une variation sur le thème de la jeune fille que l'on jette dans le feu :

« Ses vêtements prendront feu en une fraction de seconde ! Elle aura besoin de l'aide de Superman ! »

Dans une autre histoire, un immeuble prend feu — toujours pour permettre à Superman d'intervenir à temps. D'un bout à l'autre du livre, les tentatives de meurtres semblent tout à fait normales; leur seule particularité est que les forces humaines s'avèrent régulièrement impuissantes à les faire avorter, et que seul Superman est capable de les contrecarrer. On comprend dès lors la forme singulière que prend la leçon morale du « tu ne tueras point » : « Sacrée canaille sans scrupules ! Essaie de tuer Carol, et tu verras un peu ! » De la même façon, l'avocat qui refuse de se laisser acheter un million de dollars a bien droit aux louanges de Superman; mais il faut dire que son honnêteté sera bientôt récompensée et fortifiée à la fois par un autre million de dollars.

480 LES TEMPS MODERNES

Enfin, et sur un plan plus pratique, toute la publicité illustrée pour armes à feu qui envahit les *comic-books* vous indiquera, au cas où vous ne l'auriez pas déjà compris, que, si vous ne pouvez pas vous transformer en Superman, il vous est tout de même assez facile de vous élever au-dessus du commun.

Les collections de *Superman*, de *Batman* et de leurs correspondants féminins forment un genre particulier de *crime comic-books*. L'une de ces feuilles nous raconte l'histoire d'un savant, d'aspect étranger, fondateur d'un certain mouvement des « Chemises Vertes ». (Plusieurs enfants m'ont dit qu'ils lui trouvaient une ressemblance étonnante avec Einstein.) Rien ni personne ne "peuvent l'arrêter : il ne faudra rien de moins que l'intervention de *Wonder Woman*, la Superfemme. Un dessin montre le savant en train de haranguer la foule dans une réunion :

« Oui, amis Américains, il est enfin temps de rendre l'Amérique aux Américains ! Ne laissez pas les étrangers prendre votre place ! »

Cris dans le public : « Il a raison ! »

Un spectateur, applaudissant : « YEAHHHHHHH ! »

Les collections de *Superman* exaltent la force sous toutes ses formes. Le Dr Paul A. Witty, professeur de pédagogie, analysant le contenu des *comic-books* de ce type, remarque fort justement qu'ils « présentent notre monde sur un fond fasciste de violence, de haine et de destruction ». « Je pense, continue le Dr Witty, qu'il ne peut qu'être mauvais pour les enfants, d'être soumis périodiquement à cette littérature de violence qui leur inculque, en fait, les principes d'une société fasciste. Il ne faudrait pas s'étonner si notre jeunesse perdait jusqu'au souvenir des idéaux démocratiques. »

En fait, Superman (qui porte un énorme S sur son uniforme; encore heureux que l'on n'ait pas songé à le redoubler), ne saurait exister sans ce troupeau de sous-hommes, de criminels et de métèques qu'il terrorise; le crime n'est pas là comme l'occasion de son action, mais comme la seule condition de possibilité de son existence. Cette philosophie accule les enfants à un choix entre deux attitudes : ou bien s'imaginer qu'ils sont eux-mêmes des Supermen, entourés de sous-hommes, ou bien

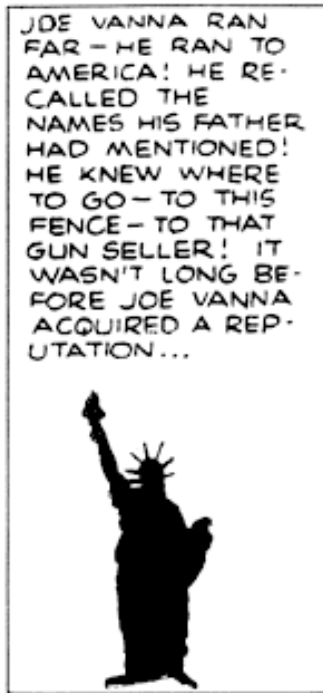
développer en eux leurs tendances à la soumission, et plus tard se laisser prendre aux arguments de ceux qui prétendent résoudre les problèmes sociaux à leur place — par la force.



Couverture d'un comic-book pour enfants



« Superbe ! Même le grand Phil admirera ce boulot...
S'il vit assez longtemps pour identifier la viande ! »



L'Amérique vue par les comic-books

« Ah, Mary Kennedy, t'essaies de doubler le grand patron ! »

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 481

La Superfemme, elle aussi, a toujours quelque chose d'effrayant. Sa force physique est immense; elle torture les hommes, a ses propres gardes du corps (féminins) ; elle est, en bref, le type même de la femme cruelle et « phallique ». Être répugnant pour les garçons, on voit mal comment elle pourrait être un idéal ou un exemple pour les jeunes filles, puisqu'elle est exactement l'opposé de ce que les jeunes filles devraient désirer être.

Nous avons demandé à de nombreux enfants en combien de groupes, selon eux, se classaient les *comic-books*. Un garçon de 13 ans discernait cinq catégories de *comtes* pernicious : « le genre fiction, le genre policier, le genre Superman ou Superwoman, les « *Jungle comtes* » (les pires, je crois), enfin ceux qui, sous prétextes de dessins humoristiques, ne font qu'étaler des nudités. »

Il y a aussi des super-enfants, comme Superboy. Superboy peut découper un arbre en tranches aussi facilement que s'il s'agissait d'un cake, faire fondre du verre par l'ardeur de son regard (« la cornée de Superboy est émettrice de rayons X, et chacun sait que la concentration d'un faisceau de rayons X fait fondre le verre comme beurre au soleil »), massacrer tout un gang, chef et mercenaires, avec la même désinvolture. On ne le savait pas jusqu'ici : mais il a apporté une aide précieuse à George Washington, qu'il a, notamment, sauvé de la mort en tuant — d'une boule de neige — un agresseur oublié par les manuels classiques. George Washington a d'ailleurs reconnu ses mérites dans une séance solennelle du Congrès : « Oui, Messieurs, cet enfant prodige, un véritable super-enfant, je ne craindrai pas de le dire, a aidé nos soldats à remporter la victoire ! »

Les illustrations qui accompagnent ce texte ne sont pas moins fantaisistes. On y voit Superboy aider Washington à traverser le Delaware et lui servir de guide au milieu des glaçons. Il est tout de même assez triste que tout cela soit couronné par une liste impressionnante de noms de psychiatres, d'éducateurs et de professeurs en renom.

Il paraît que les *comic-books* inspirés des grands classiques de la littérature, ou les « adaptant », sont en usage dans 25.000 écoles des Etats-Unis. Si par hasard cela était vrai, ce serait sans doute la plus

sévère condamnation que l'on puisse porter contre Renseignement américain. Ces adaptations, en effet, mutilent les classiques, les condensent (c'est-à-dire qu'elles en rejettent tout ce qui en fait la valeur) et font preuve d'autant de bêtise et de mauvais goût que les autres *comic-books*.

482 LES TEMPS MODERNES

À la fin de 1948, les 60 millions d'exemplaires mensuels de *comic-books* se répartissaient sur plus de 400 titres. Pendant toute l'année, on avait vu s'accroître la préférence des producteurs pour les *crime comic-books*. Ils s'étaient efforcés d'expliquer aux parents crédules que leurs publications se borneraient à donner aux enfants ce dont ils avaient besoin; que les scènes de sadisme et de crime leur étaient nécessaires et même profitables, et que par conséquent, eux, producteurs, ne faisaient que répondre à la demande; pour un peu, ils se seraient glorifiés d'accomplir un devoir social. Mais entre temps, les avertissements aux parents avaient commencé à faire quelque effet. Les adultes s'étaient mis à s'intéresser de plus près aux magazines et aux revues d'enfants; différents groupes soutenus par les autorités locales avaient soulevé la question, essayant même parfois de prévenir le mal.

L'industrie des *comic-books* répondit alors par une manœuvre brillante et victorieuse. Abandonnant psychiatres, pédiatres et toutes leurs justifications, ils changèrent leur fusil d'épaule. Jusqu'ici on avait proclamé que l'enfant avait besoin de dureté, non d'affection ou d'amour: on revint brusquement du sang aux baisers. Sans crier gare, les éditeurs lancèrent sur le marché un type de *comic-book* peu répandu jusqu'alors: les confidences amoureuses.

Le changement fut si rapide et si total que psychiatres, pédiatres et éducateurs furent pris de court: leurs articles scientifiques étaient en retard d'une mesure. Il leur fallut alors renverser la vapeur et affirmer que ce dont l'enfant avait besoin, ce qui était nécessaire à son développement psychologique et à son équilibre, ce n'était pas la violence, comme on l'avait cru, mais bien l'amour. Frapper une femme au ventre, qui était une nécessité première il y avait peu de temps, devenait désormais une hérésie.

Il y avait bien eu, auparavant, des *comics* pour moins de 20 ans: mais il y était moins question d'amour et de baisers que d'humiliations, forme détournée de sadisme psychologique. Les « confidences », d'autre part, impliquent un rapport amoureux. Il y a les incompréhensions, les jalousies et les drames du trio. La jeune fille est soit trop timide, soit par trop hardie; quant au garçon, pu bien il ne convient pas à la jeune fille, où il ne dit pas les mots qu'il faudrait dire.

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 483

Dans beaucoup de ces *comics*, contrairement à ce qui se passait dans les précédents illustrés pour cet âge, il est entendu que les partenaires ont déjà eu des relations sexuelles. Mais la réconciliation finale est aussi nécessaire à cette littérature du cœur que les explosions de violence aux *crime comic-books*.

Ainsi, si l'on en croit les experts de l'industrie du *comic-book* la jeunesse américaine subit en 1949 une transformation radicale. Pour satisfaire ses besoins psychologiques fondamentaux, on lui avait dispensé de la violence et du crime; pour satisfaire des besoins aussi psychologiques et aussi fondamentaux, il fallait désormais lui prodiguer des histoires d'amour. Alors *Meurtres* devint *Ma*

Vie Intime, et *Les Tueurs de l'Ouest : Mon Grand Amour*. On pourrait rire de tout cela si la santé morale et le bonheur d'une jeunesse n'étaient en jeu.

Tout de même que certains *crime comic-books* portent sur leur couverture « Pour Adultes Seulement » (ce qui évidemment ne fait qu'attirer l'enfant davantage), certains journaux du cœur ont aussi la mention : « N'est pas destiné aux enfants ». Et de même qu'il y avait des Supermen et des Superwomen, il y eut alors le « Super-Amant ». Cette littérature du cœur est encore plus répugnante, s'il est possible, que celle du crime : c'est un flot de visqueuse sensiblerie, le règne de l'hypocrisie sociale, de l'excitation à vide et de la vulgarité.

.....

La littérature du cœur, à un certain moment, avait si bien conquis le marché et détourné (ce qui était d'ailleurs son but), l'attention des « purs » *crime comics* qu'on avait eu tendance à complètement oublier que les journaux du cœur n'étaient en fait que des *crime comics* assaisonnés de quelques histoires d'amour. Sans crime, il semble bien que la littérature du cœur n'intéresse pas. L'amour seul ne paie pas.

Aussi voit-on se refléter dans cette presse des préoccupations extrêmement diverses; on y peut apprendre par exemple comment voler dans un grand magasin « une robe très chère, venant tout droit de Paris » :

« Je remporterai dans le salon d'essayage. On ne me verra pas, je la mettrai dans cette boîte, et quand la vendeuse sera occupée avec quelqu'un d'autre, je m'en irai... je marcherai doucement, en restant calme, et je tâcherai d'avoir l'air naturel...

484 LES TEMPS MODERNES

Ça y est... ça va marcher... personne jusqu'ici ne m'a remarquée... Oh! Si j'arrivais seulement à la porte... »

Le jeune lecteur y trouvera aussi quelques conseils pratiques pour ses entreprises de séduction. Il faut commencer par éloigner le rival sous un prétexte quelconque, mais tel que vous soyez assuré « d'en être débarrassé pour une bonne partie de la nuit ».

Après une danse ou deux, on invite la jeune fille « à prendre quelque chose » dans « un cabaret juste de l'autre côté de la frontière de l'État » :

« On y est : un gentil petit coin tranquille, ça te plaît? » La jeune fille : « Oh, oui, Nicky »; et, en aparté : « Pour rien au monde je ne voudrais que Nicky pense que je ne suis pas à la hauteur! »

C'est le moment de lui faire des avances plus précises :

« Nicky, laisse-moi, pas devant tout le monde... » « Tu as raison, on n'a pas besoin de tous ces gens-là. Montons sur la terrasse. »

« A l'étage au-dessus, il y avait un long couloir étroit avec cinq ou six portes. Nicky ouvrit la première, et je me trouvai tout à coup dans une petite chambre miteuse ! »

Nicky : « Je pense que nous serons très bien ici. Qu'est-ce que tu en penses ? »

L'héroïne : « Nicky, je veux rentrer. Laisse-moi partir... »

Nicky : « Tu ne seras jamais aussi bien chez toi qu'ici, bébé.

Allons, fais une bise à papa ! »

.....

Malgré l'essor foudroyant de cette littérature du cœur, on s'aperçut bientôt d'une chose : les *crime comic-books* qui restaient fidèles à leur ligne avaient plus de lecteurs que jamais. On vit alors, vers la fin de 1950, s'amorcer un revirement. Après avoir lâché leurs experts et leurs psychiatres en proclamant que le lecteur avait besoin, non de meurtres, mais de romans d'amour, les éditeurs exécutèrent une nouvelle volte-face, et, à grand renfort de publicité « scientifique », annoncèrent au monde des lettres qu'ils s'appliqueraient dorénavant à libérer la jeunesse de ses instincts d'agression en lui offrant du sadisme.

De nouveaux journaux apparurent alors. *Meurtres* était, dans la période précédente, devenu *Ma Vie Intime*, et *les Tueurs de l'Ouest, Mon Grand Amour*; désormais *Mes Aventures Amoureuses* se transformèrent en *Traqué*, *Violences* en *Risques*, et *Affaires Personnelles* en *Les Dessous du Crime*.

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 485

On ne peut qu'admirer la rapidité et l'ingéniosité avec lesquelles l'industrie des *comic-books* aait s'adapter aux brusques revirements psychologiques de la jeunesse américaine...

À titre d'exemple, l'un des champions de cette nouvelle littérature psychothérapeutique comprend 73 scènes de violence : cadavres, blessés, agressions, meurtres, etc., pullulent à toutes les pages. Dans un autre, on, voit le conducteur d'une voiture tuer le policier qui lui demande son permis de conduire. (J'ai récemment été cité par la défense au cours du procès d'un jeune garçon qui avait commis exactement le même crime sur un policier du Connecticut.)

Un grand nombre d'enfants lisent une quantité incroyable de *crime comic-books*, et même les enfants à peu près complètement désargentés réussissent à s'en procurer un nombre impressionnant. Voici ce que dit une fillette de 13 ans, spécialiste de l'école buissonnière et interrogée sur ses occupations : « Je lis les histoires de jungle, je lis les autres aussi. Ma sœur achète des livres d'amour, *Confidences vécues. Grande Passion, Sheena, Jo-Jo, Jungle Jim*, c'est passionnant! J'adore voir comment ils sautent sur les gens, les flanquent par terre et les tuent! J'aime aussi *Châtiment et Le Crime ne Paie pas*. Ce n'est pas parce que les gangsters se font prendre, je préférerais même qu'ils s'en tirent. On voit comment on peut faire pour voler des affaires. Une dame entre dans un magasin, prend une robe et part avec, mais il y a une femme qui la prend. J'aime quand c'est une femme qui les attrape. Sheena a découvert une grande jungle où elle vit, et tous les gens l'aiment bien et feraient n'importe quoi pour elle. Avant d'aller me coucher, j'en lis toujours plusieurs - quatre à peu près. On n'a pas toujours assez à manger, parce que maman ne rapporte pas assez d'argent pour acheter. »

Un psychiatre qui avait précédemment examiné cette fillette avait noté : « Des préoccupations sexuelles marquées font obstacle chez elle au sens du réel. » Il me semblait, à moi, que les *comic-books*, qu'il ne mentionnait même pas, y faisaient bien autrement obstacle. Assez souvent, les enfants ne gardent des *comic-books* que le souvenir d'une ou deux images; une jeune fille de quinze ans, à qui l'on demandait quels illustrés l'avaient plus particulièrement intéressée, répondit : « Je me souviens surtout de celui où un homme enfonce un poinçon dans l'œil d'une femme,

486 LES TEMPS MODERNES

l'œil est plein de sang, c'est absolument terrifiant ; et d'un autre aussi, où un homme porte une

femme sur son dos : il l'emporte dans une tombe, ou bien il l'a sortie d'une tombe. J'en lis quatre ou cinq par jour. » Ces formules donnent une idée exacte de l'effet que produisent sur un enfant les *crime comic-books*.

Beaucoup d'enfants, quand on leur demande le genre de *comic-books* qu'ils préfèrent, répondent simplement, comme cet enfant de 10 ans qui en lisait 10 par semaine : « J'aime les *comics* où l'on parle de meurtre. »

« HEIL HITLER »

« J'étais en train de rêver d'assassinat et de morphine », dit la jeune fille blonde qu'un *comic-book* nous montre nonchalamment étendue sur un lit. Voilà à quoi rêvent les jeunes filles dans les *crime comic-books*. Crime et drogue sont offerts aux enfants à tous les détours d'histoires que certains, pour les défendre, présentent comme les contes de Grimm ou d'Andersen de notre époque. Mais on ne fume pas l'opium ou la marijuana dans les contes de Grimm.

A côté de la blonde qui rêve morphine et assassinat, il y a aussi la plus blonde encore de cet autre *comic-book*, qui médite en fumant sa cigarette : « J'aime à me rappeler le passé... c'était si merveilleux ! »

Qu'y avait-il de « si merveilleux » dans son passé ? C'est que la jeune personne était la femme d'un gardien de camp de concentration nazi. Une image nous montre celui-ci frappant de sa matraque un prisonnier à moitié nu, tandis que notre héroïne lui crie : « Vas-y, Franz ! Encore !... Que ça saigne ! Frappe encore ! »

Et comme les auteurs pensent sans doute que certains enfants apprennent et comprennent lentement, la même scène est répétée en gros plan : « Frappe-le encore, Franz ! Plus fort, plus fort, vas-y... Que le sang lui coule de partout... »

Un peu plus loin, la même femme dit ; « J'aime bien me souvenir des souffrances des prisonniers; on les battait, ils étaient tout en sang ! »

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 487

Sur l'un des dessins de cette histoire, on voit trois garçons s'écrier ; « heil hitler ! » Il n'est pas indifférent de signaler que ce *comic-book* est sorti à peu près à l'époque où un groupe de garçons de quatorze à quinze ans avait fondé des « Sections d'Assaut » à la nazi, sections où, pour être admis, il fallait avoir assommé rituellement un noir avec une brique.

.....

En vérité, il y a une éthique des *comic-books*... Elle n'est évidemment pas dans les vertueuses déclarations comme « le crime ne paye pas » : elle nous est donnée dans le climat émotionnel des histoires elles-mêmes.

Un vieil homme est abattu au cours du cambriolage de sa bijouterie, pour n'avoir pas obéi assez vite au gangster qui lui commandait de se tourner contre le mur. Après avoir commis bien d'autres meurtres, le bandit se fait prendre par la police à qui il déclare : « Je n'aurais pas dû tuer le vieux

bijoutier... Il ne pouvait pas m'obéir... puisqu'il était sourd comme un pot. » En d'autres termes, il n'est pas correct de tuer un homme qui n'a pas exécuté vos ordres simplement parce qu'il était sourd. Autrement, la question ne se pose même pas.

Dans un magazine intitulé « Maman sait mieux que vous », une mère dit à ses enfants : « Je vous ai toujours donné de bons conseils. Tuez-moi donc ces flics comme je vous l'ai appris ! » Et l'un des fils répond : « T'en fais pas, m'man, on va les bourrer de pruneaux, ces pieds plats ! »

Plusieurs enfants m'ont parlé de cette histoire; ils la condamnaient, certes, mais on les sentait fascinés par cette étrange conception de la maternité.

Dans le même magazine, on voit un homme attaquer une jeune étudiante (« Tout ce que je veux, c'est un baiser ! Approche !-Laisse-toi faire ! »), puis l'étrangler.

Une brève citation résumera parfaitement l'éthique des *crime comic-books* :

« Il n'est pas question de savoir si l'on est dans son droit ou non ; il s'agit seulement d'être le vainqueur. Fermez votre cœur à la pitié. Il n'y a que la brutalité qui paye. Il n'y a qu'un droit, celui du plus fort. Pas de quartier. Il ne faut lâcher, l'adversaire que lorsqu'il est anéanti. »

Ce sont là les instructions que donna, à ses généraux, le 22 août 1939, un Superman assez connu avant de les lâcher sur la Pologne.

.....

488 LES TEMPS MODERNES

L'éducation morale des enfants, qui est si étroitement liée à leur développement psychologique, ne se restreint pas au seul domaine des relations d'individu à individu : elle concerne aussi les relations de l'individu au groupe dont il fait partie. Le développement du Surmoi, de la conscience morale et sociale dépend non seulement de l'identification aux parents, mais aussi de l'identification aux différentes images parentales qui représentent et symbolisent tout à la fois les revendications et les responsabilités du groupe. C'est dans ce domaine que les *comic-books* ont les effets les plus pernicious, car ils propagent dans l'esprit des enfants un nombre considérable de préjugés. Cette influence subtile et insidieuse, mais que les méthodes de la psychologie clinique peuvent facilement mettre à jour, n'est pas un phénomène simplement individuel : on la retrouve à l'échelle de toute la nation. On l'a aujourd'hui baptisée de noms aussi prétentieux qu'hypocrites, et il est devenu de mode de parler de « tension inter-groupe » et « d'ajustement social ». Le vieux terme de racisme avait au moins l'avantage d'être plus franc et plus directement intelligible.

Le fait paradoxal, et incompréhensible à première vue, c'est que les Etats-Unis dépensent actuellement des millions de dollars pour convaincre le monde, par brochures, par radio ou par toute autre forme de propagande, que le racisme n'est pas un trait permanent et profond de la vie américaine, alors que l'on continue à exporter des millions de *comic-books* dont la lecture ne peut laisser qu'une impression : c'est que l'Amérique imprègne consciemment et délibérément de racisme les esprits enfantins.

Les *comic-books* - et j'ai pu m'en convaincre encore plus au cours de nombreuses conversations avec des enfants - enseignent qu'il n'existe que deux sortes de peuples : d'une part celui des hommes blonds et grands, aux traits réguliers, qui se présentent parfois sous la forme de Supermen (à moins que ce ne soit Superman qui se présente en homme), inévitablement accompagnés de femmes jeunes et jolies, également blondes, et pourvues de tous les avantages naturels désirables; d'autre

part, les races inférieures, les indigènes, les primitifs, les sauvages, les anthropoïdes, les nègres, les Juifs, les Indiens, les Italiens, les Slaves, les Chinois et les Japonais, les immigrants de tout poil et de toute espèce, les gens qui ont des traits irréguliers, une peau foncée, un aspect oriental ou quelque difformité physique.

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 489

Dans certains *comic-books*, pour aider les enfants à s'y reconnaître, les premiers portent une sorte d'uniforme de Superman) ; tandis que les seconds sont obligés de se contenter de vêtements civils. Il n'est pas difficile de voir, en tout cas, que cette condamnation totale des peuples « inférieurs » est plus précisément dirigée contre les gens de couleur et ceux d'origine étrangère.

Des facteurs aussi nombreux que divers (famille, éducation, entourage, classe sociale, etc.) contribuent à déterminer le moment où l'enfant commence à devenir raciste ou au contraire prend conscience à la fois qu'il appartient à un groupe et que ce groupe est l'objet d'une haine raciste. Il ressort des études que j'ai pu faire que le second phénomène est plus tardif que le premier. Mais on peut affirmer, en règle générale, que tous les deux se manifestent beaucoup plus tôt qu'on ne l'admet communément. Un enfant de quatre ans peut fort bien avoir déjà été influencé par le racisme des *comic-books* ; et l'on voit des gamins de six ou sept ans disposer de tout un arsenal d'arguments racistes. La plupart du temps, leur antipathie pour un groupe déterminé (« Ils sont méchants », « ils sont vicieux », « ils sont criminels », « on ne peut leur faire confiance ») vient directement des *comic-books*. Dans les autres cas, où les préjugés ont pu être acquis à la maison, dans la rue, à l'école, les *comic-books* n'en ont pas moins une influence néfaste, en ce qu'ils amplifient et perpétuent ce qui pourrait n'être qu'une tendance insignifiante. Ce n'est pas là une vue de l'esprit ou une affirmation sans preuve : c'est la conclusion que l'on est obligé de tirer *des propos des enfants eux-mêmes*.

Les descriptions de ces êtres « inférieurs » sous les traits de gangsters, de criminels, de sadiques, de victimes toutes désignées pour des meurtres légaux ou non, ont fait une impression indélébile sur les esprits enfantins; il ne peut y avoir aucun doute sur ce point. Pour ne prendre qu'un exemple, il suffit de montrer à un enfant un *comic-book* qu'il n'a pas l'habitude de lire et de lui demander de désigner le « méchant ». Sans hésiter, il indiquera celui qui répond le mieux aux stéréotypes du racisme, et vous dira la raison de son choix : « C'est parce qu'il n'est pas américain. »

Les brutalités inspirées ou encouragées par le racisme, que commettent des enfants sur d'autres enfants plus jeunes deviennent de plus en plus nombreuses. La police ignore, la plupart du temps, ces agressions dirigées contre des membres des différentes minorités; elles n'en existent pas moins, et j'en ai moi-même été témoin.

490 LES TEMPS MODERNES

Certains gangs de jeunes ont même mis en honneur la coutume de battre les enfants dont la peau ne leur paraît pas suffisamment claire; et, évidemment, ils le font suivant la technique des *comic-books*. Ceux-ci fournissent à la fois les moyens dont ils se servent et leur justification.

On y trouve d'abord, en effet, un cours complet d'antisémitisme.

Un *comic-book* insulte copieusement les Juifs avec des illustrations qui semblent venir directement de magazines nazis comme le *Stürmer* de Streicher. Un autre, particulièrement populaire, raconte l'histoire de Mère Mandelbaum, histoire vraie. Caricaturée sous les traits d'un personnage

particulièrement repoussant, Mère Mandelbaum dirige des hold-ups, fonde une école de pickpockets, donne des leçons particulières aux perceurs de coffre-fort et distribue généreusement des conseils sur les violences appropriées aux divers cas. Elle supervise elle-même les corrections infligées aux mauvais payeurs.

Il suffit de voir des groupes d'enfants rire à la lecture de telles choses et se lancer à la tête des qualificatifs qu'ils considèrent comme insultants pour comprendre à quel point ils sont déjà atteints. On trouve là également l'explication de quelques actes récents de vandalisme et de certaines agressions contre les enfants.

Certains éditeurs prétendent lutter contre le racisme, notamment avec leur héros-qui-vole-à-travers-les-airs. Mais je n'ai pas encore rencontré un seul enfant chez qui l'on ait pu déceler une influence durable des comic-books en ce sens... Voici au contraire qui montre combien l'on peut déformer les œuvres les plus généreuses et les faire contribuer sournoisement à ce qu'elles n'ont cessé de dénoncer; un élève, dans un journal de classe, commente en ces termes l'adaptation en comic-book de la Case de l'oncle Tom : « L'adaptation de la Case de l'Oncle Tom donne l'impression que le nègre est toujours cet homme stéréotypé qui chante à longueur de journée son désir « d'aller à la gloire », alors que le livre de Mme Beecher-Stowe montre que le nègre est un être humain. »

Une petite fille noire de 12 ans nous dit un jour : « Je lis une quantité de comic-books, quelquefois sept ou huit par jour, Love Comics, Wonder Woman, Sheena, Superman, Archie. Je n'aime pas la jungle. On n'y est jamais en paix, on y est toujours en train de se battre. Je ne crois pas qu'ils représentent bien les gens de couleur.

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 491

Je n'en ai jamais vu comme ceux qu'on y trouve, avec leurs cheveux crépus et leurs gros nez, et la manière dont ils parlent l'anglais. Ils ne parlent jamais anglais comme nous. Ils les font si noirs ! Je n'ai jamais vu personne comme ça. Les enfants blancs vont penser que tous les gens de couleur sont comme cela et en réalité ils ne le sont pas. quelques-uns de ces enfants, à mon école, n'aiment pas ceux qui ne sont pas blancs. Le visage d'une fille a été mis en sang. J'ai vu la fille, mais je n'ai pas vu la bataille. » Que les auteurs des actes de sadisme présentent toujours des caractéristiques raciales aussi grossières, voilà qui ne manque pas de faire une profonde impression sur les enfants. Le résultat est que, dans la plupart des esprits enfantins, l'humanité est divisée en deux groupes : celui des hommes normaux qui ont le droit de vivre et celui des sous-hommes, destinés à périr. Mais les effets psychologiques profonds peuvent être encore plus complexes. On voit par exemple dans un comic-book une jeune fille blanche qu'un homme à la peau foncée étreint par derrière. Un tel dessin restera dans l'esprit de l'enfant tout à fait indépendamment de l'histoire elle-même. L'enfant va se mettre à rêver autour de l'image seule, et le caractère sexuel de sa rêverie sera d'autant plus prononcé que les dessins précédents ont pris soin de montrer la jeune fille sous tous les angles, dans des poses éminemment suggestives. On retrouve le même processus pour le dessin, traditionnel lui aussi dans les comic-books, qui représente un homme des cavernes étreignant une héroïne blonde.

Un thème non moins fréquent est celui du viol des blanches par des gens de couleur. Les jeunes filles clouées aux arbres par des pointes qui leur transpercent les poignets, et couvertes de blessures sanglantes, que nous montrent parfois les comic-books, semblent sorties de l'imagination de Sade. La perversité va parfois très loin : un comic-book nous montre une blanche aux mains de gens de couleur pourvus d'une queue; un autre décrit le héros en train de jeter des bombes et un nègre de son avion. On voit la chute du malheureux, et le héros se félicite :

PLUS DE BOMBES NI DE CRAPULES !

Une des manifestations les plus caractéristiques du racisme dans les mœurs américaines - et l'une des plus profondément ressenties par ceux qui en sont les victimes - est le fait qu'il est possible,

dans les films, les livres, etc., de montrer complètement nue la poitrine d'une femme de couleur, ce qui est rigoureusement interdit pour la poitrine des blanches. Les comic-books pour enfants ont repris la même distinction et l'appliquent aussi sévèrement. Quand les filles représentées sont blanches, aussi violentes et sadiques que puissent être les scènes où elles figurent, elles ont toujours au moins quelques lambeaux d'étoffe sur les seins.

Il n'en va pas de même pour les noires, et les comic-books ont ainsi toute latitude de représenter des filles à moitié nues dans toutes sortes de postures suggestives; certaines scènes de flagellation relèvent même directement de la pire pornographie.

C'est, en tout cas, un exemple frappant de la manière dont on utilise les instincts sexuels pour inculquer le racisme à l'enfant.

C'est là probablement une des méthodes les plus abjectes de suggérer que les races sont fondamentalement différentes en ce qui concerne la morale, et que l'une est bien inférieure à l'autre.

Quand on en arrive là, la question psychiatrique se transforme en problème social.

Quant aux comics de guerre, où la guerre n'est évidemment qu'un prétexte commode pour la description de nouvelles violences, ils sont largement répandus parmi les soldats et les enfants. On peut déjà se demander s'ils ont une excellente influence sur le moral des premiers; on peut affirmer à coup sûr qu'ils ont un effet désastreux sur la moralité des seconds. On y décrit en particulier les Asiatiques (toujours par contraste avec les Américains blonds, grands, etc.) comme des créatures affreusement grimaçantes, affligées de mâchoires carnassières, la plupart du temps d'une couleur jaune absolument irréaliste.

Les comic-books prédisposent !a plupart du temps à la brutalité, Celle-ci évidemment s'accompagne le plus souvent de sadisme, de masochisme, de cruauté, de sexualité et d'agressivité. On se condamne pourtant à ne plus rien comprendre au problème si l'on confond la brutalité avec les phénomènes qui l'accompagnent, mais ne la composent pas. Il ne sert à rien non plus de dire que les enfants ont toujours été cruels - sous-entendant par là qu'ils le seront toujours, et qu'il n'y a pas à chercher de causes à cette cruauté, puisqu'elle est un attribut fondamental de l'enfant.

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 493

Beaucoup d'enfants ont été, pour se servir d'une expression familière, « élevés dans du coton » et ils n'ont jamais eu l'occasion de savoir ce qu'était la brutalité : à ceux-là, la lecture des comic-books la révélera. A ceux qui la connaissaient déjà un peu, les comic-books en découvriront de nouveaux aspects. Si elle leur répugnait au départ, les comic-books la leur rendront indifférente; s'ils y avaient quelque propension, ils la renforceront, lui donneront forme et la justifieront en expliquant qu'elle est ce qui caractérise les « caïds ».

La variété des formes de brutalité décrites en détail dans les comic-books est inimaginable. Il n'est pas possible qu'à la longue, à force de rêver de brutalité, on ne finisse pas par devenir brutal: et c'est bien ce que l'on constate quand on considère l'évolution des jeux enfantins ces dernières années.

Un enfant de 8 ans dut suivre un traitement parce qu'il se réveillait périodiquement la nuit, en proie à une terreur sans nom.

Il était absolument obsédé par Superman et voyait du sang partout.

« Les gosses du quartier, me dit-il, ont des millions de comic-books. A l'école, il y a un gang, ils sont plus petits que moi. Un jour que j'allais en classe, ils m'ont sauté dessus et m'ont attaché les mains derrière le dos. Un autre jour, ils ont assommé une fille en lui tapant la tête contre le mur. Ils lui ont enfoncé une aiguille dans la lèvre. Ils la tenaient enfoncée. Une fois un garçon s'est amusé à m'enfoncer son canif dans le derrière. »

Un enquêteur rapporte le cas d'un enfant de 11 ans qui « joua » avec un camarade de plusieurs années plus jeune que lui. Il lui passa une corde autour du cou et se mit à serrer, tant et si bien que le gosse, à moitié étranglé, ne fut sauvé que par l'arrivée inopinée de son père. Un mois plus tard,

une scène analogue se reproduisit, et le plus jeune revint chez lui la bouche en sang. Son tortionnaire n'avait même pas été effleuré par l'idée qu'il était lâche de battre de plus jeunes et de plus faibles que soi. Tout ce qu'il savait, c'est que cette sorte de chose se faisait couramment dans d'innombrables histoires de meurtres et de vols racontées par les comic-books.

Les jeux, extrêmement réalistes, qui ont pour thème la torture étaient pratiquement inconnus il y a quinze ans; ils sont aujourd'hui chose courante. Les enfants, pour représenter le sang qu'ils ont vu si souvent dans les crime comic-books, se servent de rouge à lèvres ou de sauce tomate.

494 LES TEMPS MODERNES

On a déjà vu des enfants de quatre ans employer un tel procédé.

Il est bien évident que ces jeux peuvent aussi être parfaitement inoffensifs; mais bien peu de choses les séparent des actes de vandalisme stupide qui sont devenus si fréquents ces dernières années. Les moniteurs d'un camp d'enfants me dirent que les déprédations les plus incroyables et les plus ingénieuses dont ils avaient été les témoins étaient directement inspirées des comic-books que les parents, le dimanche, apportaient au camp par poignées.

Le symbole le plus éclairant peut-être de la brutalité décrite par les comic-books est la gifle; gifler une fille à toute volée n'est jamais pour un homme, et quoi qu'il puisse arriver par la suite, un acte blâmable; c'est bien au contraire un moyen assuré et rapide d'accroître son prestige.

□

Le thème de la blessure aux yeux est aussi un bon exemple de la brutalité encouragée par les comic-books - menace de blessure ou blessure réelle aux yeux d'une victime, homme ou femme. C'est là, sans doute, le détail qui montre le mieux le véritable caractère des crime comic-books ; il est à noter qu'on n'en trouve aucun correspondant dans les autres littératures du monde, qu'elles soient destinées aux enfants ou aux adultes.

La répétition et la reprise constantes de ce thème de la blessure aux yeux exercent une double influence. D'abord, elles émoussent la sensibilité des enfants. L'enfant en vient à penser inconsciemment que, si ce genre de choses est permis, il peut à fortiori en faire beaucoup d'autres qui, au regard de celle-ci, ne sont que des vétilles.

Une fillette de 8 ans dit à sa mère : « On va jouer. Quelqu'un vient nous voir. Je lui sauterai dessus, je lui arracherai les yeux, et je le couperai en petits morceaux. »

Mais il est une influence plus directe : les enfants sont parfois tentés de reproduire dans la réalité ce qu'ils ont lu. Des enfants ont ainsi délibérément blessé aux yeux d'autres enfants, chose que, avant l'apparition des comic-books, je n'avais jamais rencontrée parmi les milliers de cas d'enfants qui m'avaient été soumis. J'ai souvent demandé à ceux qui utilisaient des revolvers à air comprimé de leur fabrication quel mal ils pouvaient bien faire avec des engins en apparence aussi inoffensifs.

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 495

La réponse était immédiate et toujours la même : « Il suffit de viser aux yeux et alors ça fait du vilain. » Environ 1940, les enfants considéraient une blessure aux yeux comme quelque chose d'épouvantable; pour ceux de 1954, c'est courant. Toute une génération a perdu sa sensibilité.

Voici quelques exemples de l'exploitation du thème de la blessure aux yeux dans les comic-books :

Un crime comic-book classique montre un homme qui donne de furieux coups d'épée, à hauteur d'yeux, à un homme ligoté ; la victime crie : « MES YEUX ! Je ne vois plus ! »

Dans un autre, un homme frappe sa victime, maintenue par un acolyte, en plein dans les yeux avec un coup de poing américain.

Légende : « Et maintenant à l'autre œil, Pete ! »

Dans un Western comic-book, « l'Éborgneur » menace le héros de lui enlever un oeil avec son pouce, qu'il a très long et agrémenté d'un ongle pointu (on l'appelle « la manucure du tueur »).

Légende : « Tes yeux vont éclater comme de petits ballons, quand l'Éborgneur mettra la main sur toi ! Vous allez voir ça ! »

Dans un autre, un gangster applique sur les yeux d'un rival une gaze imprégnée de substance infectieuse.

Après avoir aveuglé un policier, un criminel dit : « Eh bien, au moins, il n'aura plus à s'inquiéter de ses yeux désormais! » On aveugle indifféremment hommes et femmes. Une jeune fille crie : « MES YEUX ! Mes yeux! Non! JE VOUS EN SUPPLIE ! Je vous dirai tout ce que vous voudrez, pourvu que vous me laissiez mes yeux! JE VOUS EN SUPPLIE ! »

La lecture d'un trop grand nombre de comic-books entraîne chez les enfants la formation d'un syndrome caractéristique :

1° L'enfant ressent spontanément un sentiment de culpabilité à la fois en lisant les histoires violentes, sadiques et criminelles des comic-books et en se livrant aux phantasmes qu'elles lui ont inspirés.

2. Ce sentiment de culpabilité lui vient par les autres

3. Il lit les comic-books en cachette.

4. Il ment et prétend qu'il ne lit pas de crime comic-books, mais seulement des magazines inoffensifs, comme les Looney Tunes, Merry Melody et les comics de Walt Disney.

496 LES TEMPS MODERNES

À la fin d'un entretien que j'avais eu avec lui, un enfant de 8 ans me fit cette prière significative : « S'il vous plaît, me dites pas à ma mère que je lis Le Crime ne paye pas et Superman. Elle ne sait pas que j'en possède. »

5. Pour s'acheter des comic-books, il détourne l'argent qu'on lui a donné pour autre chose ou bien vole carrément Ce syndrome des comic-books apparaît chez les enfants, quel que soit leur mode de vie, et quand bien même ils n'y sont pas psychologiquement prédisposés. Mais il est bien évident qu'il est beaucoup plus fréquent chez ceux qui sont placés dans de mauvaises conditions sociales. En tout cas, si parfois les psychologues de l'enfance n'arrivent pas à diagnostiquer ce syndrome, c'est tout simplement parce qu'ils ne savent pas que l'enfant qu'on leur amène lit en secret des crime comic-books et qu'ils n'arrivent pas à gagner assez sa confiance pour en obtenir l'aveu.

J'ai eu l'occasion de suivre une fillette depuis l'âge de deux ans jusqu'à neuf ans. Bien avant même de savoir lire, elle passait des heures absorbée dans la contemplation de crime comic-book (ses préférences allaient aux Western) que lui prêtaient ses frères, eux aussi enrégés collectionneurs d'une telle littérature. Elle en vint à une véritable idée fixe : elle n'était préoccupée que des animaux qui étaient fous.

La conclusion que nous pouvons tirer de notre enquête est qu'aucun enfant n'échappe à l'influence néfaste des comic-books.

On peut analyser ainsi cette influence :

1. La présentation des comic-books est une invite à la paresse et à l'ignorance, parce qu'elle n'exige aucun effort intellectuel.

2. Les comic-books créent une atmosphère de cruauté et de tromperie.

3. Ils diminuent la résistance de l'enfant à la tentation

4. Ils prédisposent à des phantasmes malsains.

5. Ils suggèrent des idées criminelles et d'un érotisme exacerbé.

6. Ils justifient en même temps ces idées, ce qui est peut-être plus dangereux encore.

7. Ils fournissent aux enfants les détails techniques de tous les crimes qu'ils rêvent de commettre.

8. Ils sont responsables de l'inadaptation sociale et de la délinquance.

MONTÉE DE L'ANALPHABÉTISME

Au cours même de notre enquête, alors que nous réunissions une documentation de plus en plus étendue, des changements intervenaient dans le domaine des comic-books. Il ne s'agissait malheureusement pas d'amélioration, comme seuls pouvaient l'espérer ceux qui ne les lisaient pas. L'un des changements les plus notables, c'est qu'on commençait à retrouver l'esprit des comic-books, et toutes leurs histoires, dans des publications qui, au premier abord, eu semblaient fort éloignées. Parfois le comic-book se trouvait encore dans sa présentation habituelle, mais on le rencontrait aussi sans sa couverture, inséré à l'intérieur d'un magazine ordinaire. Le lecteur de ce dernier était ainsi partiellement déchargé du fardeau écrasant de la lecture : il pouvait profiter de quelques-unes au moins des histoires en se contentant de regarder simplement les images, ce qui, au début, était la caractéristique exclusive des comic-books. On pensait sans doute que les anciens lecteurs de comic-books devenus adultes trouveraient trop pénible la lecture d'un texte suivi.

Une série d'enquêtes sur le niveau intellectuel de la nation américaine sont arrivées à cette constatation stupéfiante que non seulement un très grand nombre de gens n'ont jamais lu un seul livre, mais aussi et surtout qu'un très grand nombre ne sont pas capables de lire assez bien pour comprendre un livre ou même un article de magazine de longueur et de difficultés moyennes. Selon Ruth Mc Coy Harris « un Américain sur 25 ne sait pas lire du tout; trois adultes sur cinq ne lisent pas couramment; des millions ne lisent rien d'autre que des comic-books ».

Les difficultés que les enfants peuvent éprouver à lire ne sont pas des accidents anodins : elles relèvent de l'hygiène mentale.

La preuve en est la création de ces « instituts de lecture » que le Dr Stella Center a qualifiés d' « institutions révolutionnaires dans le domaine de l'éducation », mais qui sont encore malheureusement trop rares au regard du nombre incroyable des enfants qui auraient besoin d'y entrer. Enquêtes et sondages (faits en 1951) ont révélé que de 5 à 10 % des élèves des écoles secondaires (high schools et collèges) lisent si mal qu'ils ont besoin de leçons particulières de lecture et que, parmi les autres, de 10 à 15 % ont besoin au moins de cours spéciaux de lecture.

498 LES TEMPS MODERNES

Selon le Journal of the American Medical Association, 12 % des élèves américains sont de véritables attardés du point de vue de la lecture. Un rapport établi par des associations de professeurs, et rendu public en 1952, révèle que 33 % des élèves qui entrent pour la première fois dans une école secondaire perdent un an au moins pour réapprendre ou pour apprendre à lire ; aux environs de la cinquième année, ce pourcentage s'élève à 40 %. Un sur 8 des enfants qui sont amenés au Queen General Hospital Mental Hygiene Clinic pour un traitement quelconque éprouve, pour lire, des difficultés insurmontables. Le plus étrange est que, la plupart du temps, ni les parents, ni les professeurs ne s'en sont aperçus : ils se sont toujours contentés de punir sévèrement l'enfant pour sa « paresse ».

Ce qu'il y a de plus grave, c'est que le phénomène tend à se généraliser; que les comic-books y soient pour quelque chose, cela est d'autant plus évident que l'immense majorité de ceux qui ne savent pas bien lire sont des lecteurs de comic-books. Lecteurs est beaucoup dire, car ils ne font guère que regarder les images, se contentant de lire un mot ici ou là. On peut dire qu'ils sont à la fois passionnés de lecture et incapables de lire

□

J'ai pu constater une relation assez étroite entre la délinquance et les difficultés de lecture qu'éprouvent les enfants : un nombre considérable d'enfants qui lisent mal ou qui ne savent pas lire du tout deviennent des délinquants ; un nombre considérable de délinquants ne lisent que très difficilement ou pas du tout. L'influence des comic-books à cet égard est néfaste de deux façons : d'une part, lorsqu'ils n'ont pas été la cause première des difficultés que l'enfant éprouve à lire, ils

aggravent à tout le moins ces difficultés, et l'enfant, frustré par son échec, aura de plus en plus tendance à se laisser aller à des actes criminels ; d'autre part, ils proposeront à l'enfant une infinie variété de tels actes.

Professeurs et directeurs de collège commencent à prendre conscience du véritable problème que pose la lecture; ils se sont vus contraints de créer des cours pour les nouveaux, et des Universités ont créé des classes spécialisées qui, en dépit des titres divers dont elles se cachent pudiquement, ne sont rien d'autre que des classes de lecture.

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 499

Là est finalement le vrai motif du peu d'empressement des Américains à lire : si trop peu de gens s'intéressent à la lecture (selon l'Author's League Bulletin, le tiers des personnes qui n'ont pas fait d'études secondaires n'ouvrent jamais un livre de toute leur vie), ce n'est pas, comme ils le prétendent, faute de temps; c'est tout simplement parce qu'ils ne peuvent pas s'y intéresser : ils ne savent pas lire.

La responsabilité des comic-books est ici écrasante. Ils ont empêché et empêchent encore parents et professeurs de se rendre compte que l'enfant ne sait pas lire; ils accroissent les difficultés que celui-ci éprouve déjà; ils créent une sorte de symbolique différente de celle du langage écrit, et qui détourne l'enfant de cette dernière; ils attaquent l'enfant tout d'abord vers six ou sept ans, c'est-à-dire au moment où il doit s'entraîner aux exercices de lecture; puis de nouveau pendant toute la période qui précède l'adolescence, et où les habitudes de lire qu'a prises l'enfant devraient être protégées et encouragées. Certains professeurs se rendent bien compte de tout cela, mais ils sont malheureusement encore trop peu nombreux.

Il faut que nous nous désintéressions totalement et de la littérature et de nos enfants pour que nous laissions transformer en comics les chefs-d'oeuvre de la littérature mondiale. Ces adaptations portent généralement sur leurs couvertures des formules du genre : « Mis au goût du jour », « Pas besoin d'aller vous perdre dans d'énormes volumes », « Tout l'intérêt de l'intrigue est conservé », « Si ce sont des frissons de terreur que vous recherchez, vous n'aurez que le choix », « Demandez à vos parents s'ils pensent que vous pouvez lire Shakespeare » etc. On offre ainsi à nos enfants, « un Macbeth dépouillé de toutes ses fioritures inutiles et qui ralentissent le rythme; sombre tragédie de la jalousie, de l'ambition et de la haine, adaptée pour une lecture facile et plaisante. Il n'y a que de l'action depuis le début jusqu'à la fin ».

On se demande qui y perd le plus, de Shakespeare ou de l'enfant.

En principe, il suffit que l'enfant regarde les images et lise ici ou là une phrase ou une exclamation pour qu'il soit à même de suivre l'intrigue d'une adaptation moderne des classiques, ou du moins ce qu'en a compris l'auteur de l'adaptation.

500 LES TEMPS MODERNES

Voici un résumé du Dr Jekyll and Mr Hyde, fait par un garçon de 14 ans (qui a déjà passé 8 ans sur les bancs de l'école) : « Ça s'appelle le Médecin Fou. Il fait un remède. Il le boit et est changé en bête. Il tue une petite fille. La police le poursuit. Alors il redevient un homme.

Il va dans une maison célèbre et tombe amoureux d'une fille. Il se transforme encore. Pour finir, il est tué d'un coup de feu.

Pendant qu'il meurt, il redevient un homme. J'aime bien quand il se dirige vers la petite fille et qu'il la bat avec sa canne. » À un niveau plus élevé, les comic-books corrompent les facultés créatrices des enfants. On peut s'en apercevoir d'après les histoires que certains élèves, pourtant doués, écrivent eux-mêmes : ils tombent immédiatement dans le romanesque à bon marché où l'on assassine des petites filles à la chaîne et où la chaise électrique ne désemplit pas. Un journal de

classe rédigé et publié par les élèves eux-mêmes raconte l'histoire suivante, tout à fait caractéristique :

Un jeune homme se promène en taxi avec son amie ; tout à coup une autre voiture les rattrape, et, quand elle les dépasse, son occupant tue la jeune fille avec un revolver muni d'un silencieux. Le chauffeur de taxi croit que c'est le jeune homme qui a fait le coup et appelle la police pour qu'on arrête ce « sale voyou ».

Le jeune homme s'enfuit au Mexique, mais il est arrêté et inculpé de meurtre. Nous le laissons en prison, n'attendant plus, malgré son innocence, que la chaise électrique. L'histoire se termine sur ces vers :

Un éclair,
Une manette qu'on pousse,
Et la chaise toute-puissante
Supprime un enfant de salaud.

L'orthographe des comic-books est très souvent incorrecte, leur style, comme on a déjà pu s'en rendre compte, à peu près inexistant.

On ne saurait davantage porter à leur crédit les néologismes, dont ils sont si prolifiques que l'on se demande si, plutôt que de créations volontaires, il ne s'agit pas d'étourderies. Mais ils peuvent au moins se vanter d'avoir inventé toute une famille d'exclamations, d'interjections et d'apostrophes, qui ne sont à vrai dire que des sons inarticulés, mais qui ont l'avantage de tenir lieu de langage durant les scènes de violence.

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 501

En voici quelques exemples, tous tirés d'un seul comic-book (un Western qui étale fièrement sur sa première page le nom du psychiatre de service) :

Oww KURRACK BAM
ARGHH KAPOW ZING
OOOHHH PING AANGH
WHAM TunK ARRGG
GLURG BLAM OOOOOO HAH !
UGH YEOW GLUG-UGH
GLHELP UNGH

C'est là ce que l'on a appelé le « basic American ».

Le langage d'un individu reflète l'attitude qu'il entend se donner.

Dans les crime comic-books, le langage des criminels et de leurs compagnes est glorifié. J'ai eu à traiter un grand nombre d'enfants qui adoptaient chez eux ou en classe une attitude arrogante, impudente et prétentieuse, et j'ai pu constater qu'ils ne faisaient qu'imiter, sans d'ailleurs très bien y parvenir, une attitude caractéristique et constante des héros des crime comic-books.

Un de ceux-ci nous montre une femme voluptueusement allongée et à peu près nue qui s'exclame : « Un gentleman, ça ne fouette jamais une femme. Il ne se sert que de ses poings. » Pour des millions d'enfants, ce sont des choses de ce genre qu'il est bien porté de dire - ou de faire.

DES CRIME COMIC-BOOKS AUX CRIMES D'ENFANTS

(Après avoir analysé le contenu des COMIC-BOOKS et esquissé la psychologie de leurs lecteurs, le Dr Wertham se propose d'étudier leur influence sur la criminalité juvénile.)

L'affaire fut menée dans le plus grand secret. Le F.B.I, on le sut plus tard par la presse, « ne voulait courir aucun risque ».

Plus de vingt agents fédéraux, équipés d'armes automatiques, se mirent en embuscade derrière des

buissons, le long de la route.

Ils avaient reçu l'ordre de tirer sur les farouches ennemis de la société qui avaient exigé d'un des Vanderbilt, sous peine de mort, la remise d'une forte somme d'argent. Ils attendaient avec anxiété l'heure H où les bandits devaient venir chercher l'argent.

502 LES TEMPS MODERNES

Les agents du F.B.I. virent alors sortir de sa cachette un mince écolier qui tira de sa poche un pistolet d'enfant. La police fédérale s'était mise sur le pied de guerre pour combattre, sans le savoir, la délinquance juvénile.

Le garçon avait quinze ans. On le questionna trois heures durant; il fut déclaré « coupable de délinquance juvénile » et condamné à passer six ans dans une maison de correction fédérale où, selon les termes du juge, il « serait à même de se réadapter de façon satisfaisante ».

Il ne s'agit aucunement d'un cas isolé. Les représentants de l'ordre public ont aujourd'hui l'habitude de s'armer jusqu'aux dents pour aller mettre fin aux exploits de quelques gosses.

Un dimanche soir, un veilleur de nuit de New Jersey vint signaler à la police qu'il y avait des bruits suspects dans une épicerie du quartier. Deux brigades motorisées se rendirent aussitôt sur les lieux et arrêtaient leurs engins avec des crissements de frein dignes d'un roman policier. Six hommes prirent position autour de la maison, prêts à tirer, deux autres se risquèrent à entrer, l'arme au poing. Ils découvrirent un garçonnet de six ans, joli comme un cœur avec ses cheveux bouclés. Ses « complices », qui s'étaient enfuis (la corde s'était rompue pendant qu'ils essayaient de le faire remonter), avaient douze et treize ans. Le gosse, trop jeune même pour être accusé de délinquance juvénile, s'était lancé dans la carrière de voleur dès l'âge de cinq ans, n'exigeant de ses compagnons pour récompense que d'être approvisionné, sans restriction aucune, en bonbons et en comic-books.

En Californie, deux voitures de la police donnèrent un jour la chasse, pendant des kilomètres, à une voiture volée, dont les ravisseurs, on en était sûr, avaient auparavant dévalisé un magasin. Les policiers, tour à tour, déchargèrent leurs revolvers sur la voiture. Quand elle s'arrêta, ils avancèrent avec précaution, mitraillettes au poing. Blottis sur les sièges de la voiture, se trouvaient six enfants; le plus âgé avait treize ans, le plus jeune huit.

Si la police combat les jeunes délinquants, elle oublie totalement la délinquance juvénile. Il existe pourtant toute une littérature sur le sujet ; elle est même si abondante qu'on pourrait presque croire que la société compte sur les vertus magiques de la chose imprimée pour anéantir ce fléau. Avant toute chose, il faut bien comprendre que la délinquance ne tombe pas du ciel, qu'elle ne frappe pas les enfants, au hasard, comme une fatalité.

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 503

Ce sont les adultes qui sont responsables de la délinquance juvénile, ce sont eux qui la créent et la recréent perpétuellement. Mais, pourquoi la recréent-ils ? Bien plus encore que la criminalité, la délinquance juvénile reflète les valeurs ayant cours dans une société donnée.

L'enfant, tout comme l'adulte, s'imprègne de ces valeurs à tous les moments de sa vie, à la maison, à l'école; ce qu'il lit, ce qu'il apprend par le cinéma, par la télévision, par le simple mot imprimé, les lui enseigne sous différentes formes. La délinquance juvénile tend à la société un miroir où elle n'aime pas se regarder. Celle-ci préfère accuser les enfants de perversion, considérer les jeunes criminels comme des incarnations du mal. Il lui semble commode de recourir à tout un fatras d'étiquettes du genre « personnalité hystéroïde », « personnalité hystéro-compulsive » ou « individu à tendance schizophrénique ».

J'ai connu beaucoup d'enfants qui n'avaient été amenés à la délinquance par aucune perversion naturelle, non plus que par aucune affection personnelle. Simplement, lorsqu'ils essayaient de sortir de leurs difficultés, ils ne connaissaient aucun adulte à qui faire appel, ou bien ceux qu'ils connaissaient n'étaient pas à même de les aider. Un soir, je reçus à la clinique Lafargue la visite d'un

jeune garçon de treize ans. Il dirigeait un gang et devait d'ailleurs par la suite être impliqué dans une rixe où il tua son adversaire. Je sus plus tard que, pendant tout son séjour à la clinique, deux garçons plus âgés que lui étaient postés, l'un dans le couloir, l'autre à la porte d'entrée, pour le protéger contre un raid éventuel d'un gang rival. « Je veux arrêter le massacre », disait-il. Il y avait eu quelque friction entre ses hommes et ceux d'un autre gang, et l'école, me dit-il, est alors l'endroit le plus dangereux « car on est bien forcé de s'y rencontrer ». « J'ai peur qu'ils ne sortent leurs couteaux. Nous avons notre quartier général, absolument introuvable, une maison abandonnée. » Il voulait que ses camarades n'allient pas à l'école pendant un certain temps afin que lui puisse négocier les modalités d'une véritable paix.

« Mais ce n'est pas possible, ajoutait-il, il faudrait expliquer pourquoi on sèche la classe et malheureusement, on ne peut pas l'expliquer aux professeurs, aux parents ou à la police. » En analysant plus tard la situation, nous fûmes bien forcés de reconnaître qu'il avait entièrement raison. Seul, un adulte comprenant le problème aussi intelligemment que ce garçon aurait pu arrêter l'affaire.

504 LES TEMPS MODERNES

Notons en passant que la maison abandonnée (lui servait de Q.G. aux jeunes gangsters était remplie de manuels de lutte et de crime comic-books.

Les enfants délinquants sont des enfants malades. Les temps ont changé depuis la fameuse loi sur l'enfance du Colorado de 1903. La délinquance juvénile a pris de telles proportions qu'elle constitue aujourd'hui un véritable phénomène social ; depuis 1947, elle a augmenté d'environ 20 %. D'autre part, elle devient de plus en plus atroce ; les crimes sont chaque jour plus abominables et les auteurs plus jeunes. Même l'enfant psychopathe n'agit plus comme il y a quinze ans. Le problème de la délinquance juvénile se pose sous un jour radicalement nouveau. Tout ce qu'on a pu dire ou écrire sur l'enfance malheureuse et coupable de la première moitié du siècle est complètement périmé. Quelques exemples pris au hasard montreront que je n'exagère rien,

1° Trois garçonnetts âgés de six à sept ans se saisissent d'un gosse âgé de sept ans, le déshabillent, lui attachent les mains derrière le dos, le pendent à un arbre et le brûlent avec des allumettes. Les enquêteurs ont pu se convaincre que les criminels ne faisaient que représenter une scène d'un comic-book.

2° Une fillette de huit ans, son frère âgé de six ans et un de leurs camarades âgé de huit ans lancent une grosse pierre à la tête d'un bébé de trois ans, le frappent avec un bâton; le bébé, entre autres blessures, avait des « coupures à l'intérieur de la bouche ».

3° Un enfant de onze ans tue une femme au cours d'un hold-up.

Quand on vint l'arrêter, il était entouré de comic-books. Son frère aîné (vingt ans), déclara sans hésitation : « Si vous voulez connaître la cause de tout cela, vous n'avez qu'à lire ces satanés comic-books.

Supprimez-les, et ça n'arrivera plus. » (Bien évidemment, ce n'était pas là l'avis d'un expert : le frère ignorait tout de la psychologie de l'enfant.)

4° Un adolescent torture un enfant de quatre ans et le blesse si grièvement aux yeux qu'on est obligé de transporter la victime à l'hôpital. Explication du tortionnaire : « J'en avais envie, tout simplement. »

5° Une fillette de sept ans s'introduit par effraction successivement dans quatre maisons où elle dérobe de l'argent, des robes, des montres et des bijoux.

6° Trois enfants, dont l'un de huit ans et un autre de dix, font dérailler un train.

7° Un enfant de treize ans viole une fillette de six ans. En prison, il réclame sans cesse des comic-books. « Naturellement j'ai refusé », dit le shérif.

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 505

8° Un groupe de jeunes attaque et blesse sérieusement un enfant.

Sur l'un des agresseurs, on trouve un couteau dont la gaine porte, écrite à l'encre, la devise : « Tuer pour le plaisir de tuer. »

9° Un enfant de douze ans et sa sur de huit ans essaient de tuer un petit garçon de six ans. Ils le menacent de lui faire sauter les dents, le bourrent de coups, lui transpercent les mains avec un canif, et le piétinent sauvagement. Le policier qui découvrit la victime dit que c'était le pire passage à tabac qu'il ait jamais vu, qu'il s'agisse d'un enfant ou d'un adulte.

10° Un enfant de dix ans écrase la tête d'un bébé de quatorze mois avec une brique, lave soigneusement le sang qui était resté sur la brique et va ensuite jeter le corps du bébé dans la rivière.

11° Un passionné de comic-books, quatorze ans, tue une fillette du même âge que lui, en lui portant treize coups de couteau. Il ne la connaissait pas du tout.

12° Quatre jeunes gens (deux de quatorze ans, un de quinze et un de seize), reproduisent avec minutie une scène classique de comic-book. Ils assomment le propriétaire d'une petite confiserie (soixante-huit ans) avec un marteau et, pendant qu'il gît sur le plancher, le plus jeune lui porte à la tête un coup de couteau si violent que le manche de l'arme se casse.

13° Un chirurgien reçoit une lettre lui demandant de verser cinquante mille dollars; s'il refuse, sa sœur subira les pires sévices.

Les experts qui analysèrent la lettre conclurent qu'elle devait être l'oeuvre d'un adulte psychopathe sous le coup d'une violente tension émotionnelle. Elle avait été écrite par une fillette de quatorze ans.

14° Il est impossible de citer tous les cas d'enfants qui ont jeté des pierres ou des boulons sur des trains et des automobiles, quand ils ne tirent pas dessus avec des carabines à air comprimé. Un enfant de onze ans qui avait dénoncé à la police pour de tels agissements plusieurs de ses camarades eut à subir leurs représailles; il fut torturé et brûlé à la manière des comic-books et cela de façon si atroce qu'on dut lui faire vingt-six transfusions de sang et vingt-trois greffes de la peau.

15° À onze ans, un enfant en attaque un autre avec un couteau à cran d'arrêt. Plus tard, il organise un racket : il extorque de l'argent aux enfants en les menaçant de son couteau. Si la victime résiste, les apprentis gangsters l'assomment et le chef lui porte plusieurs coups de couteau dans la poitrine et dans le dos. A quinze ans, ce garçon fut de nouveau l'instigateur d'une agression sur un enfant de son âge. « Sa victime était étendue par terre, véritable loque sanglante, et mourut peu après. » N'ayant pas trouvé d'argent sur lui, il l'avait dépouillé de ses vêtements.

16° Un enfant de huit ans, chef d'une petite bande spécialisée dans les effractions nocturnes, s'était acheté une nouvelle paire d'espadrilles après sa première « affaire », afin que les détectives ne pussent retrouver ses traces.

506 LES TEMPS MODERNES

17° Fait divers caractéristique : un garçon de quatorze ans tue un policier à coups de revolver.

18° Pendant que leurs parents étaient sortis, deux garçonnetts de neuf et onze ans assomment leur petite sur âgée de deux ans et huit mois, à coups de manche de binette et la piétinent jusqu'à ce qu'elle meure.

19° Dans une seule ville, et en l'espace de quelques mois, on releva cinq cas différents de torture de très jeunes enfants par des garçons de cinq à huit ans, tortures absolument identiques à celle qui sont représentées dans les comic-books : un bébé de quatre mois fut retrouvé étranglé, une corde serrée autour du cou et le visage tout transpercé d'épingles de nourrice; un camionneur releva sur le bord de la route une fillette inanimée et couverte de sang, qui avait été assommée à coups de gourdin par un groupe de jeunes garçons.

20° Deux rillettes de quatorze ans dévalisent un chauffeur de taxi pendant qu'il attendait à un feu rouge. L'une d'elles lui appuie un couteau dans le dos en lui réclamant l'argent, tandis que l'autre enlève la clé de contact. Toutes deux ont réussi à s'enfuir.

21° Un garçon de onze ans répand du kérosène sur un enfant de huit ans et une fillette de douze ans;

il met le feu au kérosène avec une torche de papier. Les deux enfants sont morts.

22° Un garçonnet de neuf ans tue une fillette de cinq ans en lui donnant plus de cent coups de couteau.

Que se passe-t-il dans certaines écoles ?

Dans telle école publique, on vend de l'héroïne à l'intérieur même de l'établissement. On pouvait aussi en trouver dans un hôpital psychiatrique, où de jeunes opiomanes et morphinomanes suivaient des cures de désintoxication. Dans une autre école, des policiers font continuellement des rondes dans les cours de récréation et les couloirs pour prévenir toute agression. Ailleurs, le professeur de mathématiques, une femme, s'est vue dans l'obligation de se faire garder par un policier pendant qu'elle faisait passer des examens.

Dans plusieurs établissements scolaires, les anciens terrifient les nouveaux et les jeunes en les battant et en les mutilant. Ils leur volent leur argent, font de véritables levées d'impôts, leur confisquent montres et stylos. La plupart du temps, les victimes n'osent pas révéler les noms de leurs tortionnaires. « Nous ne voulons pas qu'on nous arrache les yeux. »

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 507

Dans une de ces écoles, un élève fut frappé sur la tête avec un tesson de bouteille ; il fallut lui faire sept points de suture autour des yeux.

Dans une autre école, une élève de quatorze ans fut bel et bien violée dans un des couloirs du sixième étage pendant la récréation du déjeuner. Ailleurs, six élèves de douze à quatorze ans sautèrent sur leur maîtresse de classe et la battirent comme plâtre. Les policiers dans leurs voitures-radio durent quitter la place en toute hâte pour aller porter secours à un professeur, un homme cette fois, que deux de ses élèves (treize ans) étaient en train de rosser copieusement, l'un avec un gros gourdin, l'autre à l'aide d'un tableau qu'il avait détaché du mur.

Dans une école de New-York eut lieu un jour une véritable bataille rangée; un des professeurs fut blessé aux yeux, un agent de police fut roué de coups et s'en sortit couvert d'estafilades. Il fallut l'intervention de tout un détachement de police pour rétablir l'ordre dans le collège et les environs. Il existe certaines écoles où un élève sur cinq est déjà passé devant le tribunal pour enfants. Il n'est pas rare de voir des détectives se déguiser en concierges ou en élèves pour surveiller et empêcher le trafic des drogues et les actes de violence; dans certaines écoles, la police a installé un matériel d'appel d'urgence par radio.

Un élève de treize ans poignarda à huit reprises son jeune professeur femme. Il l'avait attaquée par derrière, mais il continua à la frapper au visage une fois qu'elle fut tombée à terre. La direction de l'école se déclara stupéfaite du comportement de ce garçon « qui venait d'un excellent milieu ».

On pourrait continuer indéfiniment la liste. Il n'est aucun de ces actes de délinquance juvénile que l'on ne puisse retrouver exactement décrit ou raconté dans les comic-books. Mais dans les comic-books, de tels crimes restent généralement impunis, si toutefois le criminel sait garder une certaine mesure. Les enfants n'ont pas autant de chance; toutes les fois qu'ils sont pris, ils encourent des sanctions fort graves. Formés par les comic-books, ils vont poursuivre en prison leurs études où, d'ailleurs, ils ont à leur disposition la même littérature.

Personne ne sait exactement combien de mineurs aux États-Unis commettent des crimes, mais ce qui est sûr, c'est qu'on en compte environ deux ou trois par jour.

508 LES TEMPS MODERNES

Suivant les statistiques fédérales pour l'année 1948, une arrestation sur huit concernait des mineurs. Le gouvernement ne possède pas de statistiques précises quant aux homicides commis par des enfants au-dessous de treize ans.

Le seul fait qu'on emploie l'expression « moins de vingt ans » pour désigner l'ensemble des jeunes

délinquants montre à quel point la protection de l'enfance est dérisoire : l'on met ainsi dans la même catégorie des enfants de treize ans et des jeunes gens de dix-neuf ans. Le juge Samuel Leibovitz mettait en lumière dans un article intitulé « Le crime et la société » le fait que « les délinquants juvéniles inculpés de crimes deviennent de plus en plus jeunes; ils comprennent des enfants qui devraient être en culotte courte et qui, il y a quinze ans, n'auraient eu de démêlés avec la justice que pour des vols de pommes ou des gamineries sans importance ».

Un magistrat de New-York reconnut en pleine Cour que les motifs qui amènent de simples enfants devant les tribunaux criminels étaient véritablement fantastiques. Après avoir publié pendant des années des communiqués aussi optimistes que divers, émanant d'agences officielles et privées, qui y trouvaient d'ailleurs leur compte, le New-York Times fut forcé de reconnaître en 1953 : « Il est difficile de concevoir que des enfants puissent être des voleurs, des gangsters, des opiomanes ou des assassins. Il faut pourtant bien avouer qu'il en est ainsi. »

La délinquance juvénile n'est pas un phénomène isolable. Il faut, pour l'étudier, la replacer dans le contexte de tout le comportement enfantin. C'est un phénomène molaire qui ne peut être compris d'après les seules données et avec les seules méthodes de la psychologie individuelle. Il est inexact de dire que les enfants deviennent des délinquants; ils commettent seulement des actes répréhensibles. Chez un enfant, la délinquance n'est pas une maladie, c'est un symptôme qui ressortit aussi bien au social qu'à l'individuel. Il est donc tout à fait vain de vouloir résoudre un tel problème en se contentant de le rebaptiser et en le regardant comme un désordre affectif individuel.

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 509

Avec un désir louable d'enseignement encyclopédique, les comic-books rendent compte fort exactement de tous les moyens possibles et imaginables de commettre «tes crimes, de ne laisser aucune trace, d'échapper aux recherches, enfin de blesser un individu. Dans un récent comic-book, qui porte la bénédiction officielle du Comité des Éditeurs de Comic-Books et qui se vendait dans les couloirs du métro de New-York, on peut apprendre qu'il est plus facile de s'enfuir après un fric-frac, si l'on a pris soin de couper l'électricité; on apprend aussi comment faire du trafic d'armes, comment voler des munitions, comment se déguiser en soldat (je connais plusieurs enfants qui l'ont fait), comment torturer et achever un « mouton ».

Un magazine, au titre d'ailleurs évocateur, Le Crime Parfait, révèle un vieux « truc infallible » pour dévaliser un drugstore.

Il suffit d'en choisir un dont le propriétaire travaille seul : on lui téléphone en lui demandant de porter d'urgence quelque chose chez un client et, pendant qu'il est sorti, on pille son magasin.

« Choisir dans l'annuaire le nom de quelqu'un qui habite dans le quartier ajoute du sel à la chose et classe un homme. Hah! » Si les variations sur ce thème sont infinies dans les comic-books, la vie réelle n'en est pas avare non plus. J'ai connu un jeune homme qui avait appelé au téléphone le propriétaire d'un magasin pour lui demander de rester ouvert un peu plus longtemps que d'habitude, parce qu'il ne pourrait passer qu'assez tard. Il attendit alors qu'il n'y eût plus qu'une seule personne dans le magasin et put accomplir en toute tranquillité son exploit.

Un Western comic donne une véritable leçon, avec illustrations à l'appui, des méthodes les plus déloyales de combat (« il lui assena un formidable coup sur la nuque ») et des brutalités les plus abjectes (« il cogna le visage de Mossman avec son genou dans un grand bruit sourd » ; et quand la victime est à terre, il lui écrase le visage de son talon).

On trouve même une liste des tarifs habituels des tueurs :

- Oeil poché 4,00 dollars
- Bras ou jambe fracturés 10,00 dollars
- Le grand jeu jusqu'à 100,00 dollars

De nombreux comic-books décrivent la manière d'allumer un incendie avec une ingéniosité dans les détails et une imagination dans les méthodes qui tiennent du prodige. L'incendie n'est bien souvent

qu'un hors-d'oeuvre, mais il justifie parfois des études exhaustives, comme dans « The Arson Racket » ;

510 LES TEMPS MODERNES

l'enseignement est d'ailleurs éclectique et l'on peut tout aussi bien apprendre à forcer des fenêtres sans laisser de traces. La philosophie de ces leçons hautement morales est exprimée par le héros : « Et maintenant, allons-y, je vais me remplir les poches sans me casser, avec mon flingue ! Y a que les nouilles pour travailler ! » On peut ainsi résumer la morale générale des comic-books : exaltation du crime, mépris pour le travail.

Le truquage des rencontres sportives a eu récemment la vedette dans les journaux. J'ai encore en traitement un jeune garçon qui avait essayé de suivre les conseils des comic-books : « Voilà cinq cents dollars; tu en auras autant à la fin du match! » L'école buissonnière fait évidemment l'objet de multiples louanges :

- « Il faut nous grouiller ou nous allons être en retard en classe. »

- « Puah! La barbe avec l'école! Je n'y mettrai pas les pieds aujourd'hui. C'est pas de me casser la tête qui me remplira les poches! Y a que la force qui paie! C'est aux muscles qu'on reconnaît les mâles! »

Au printemps de 1951, un mineur qui s'enfuyait dans une voiture volée essaya délibérément d'écraser le policier qui tentait de l'arrêter. Les gens s'étonnèrent que l'on pût de sang-froid faire montre d'un tel sadisme. Oh un jeune garçon avait-il bien pu pêcher une idée pareille ? La question ne se posait pas pour les lecteurs des comic-books.

De nombreux comic-books expliquent à l'aide d'illustrations comment se servir d'un couteau. Je dois avouer que grâce à eux j'ai moi-même appris beaucoup sur la manière d'en jouer. Et pour que l'enfant ne risque pas de croire que tout cela n'est qu'imagination et qu'il ne saurait être question de le mettre en pratique dans les combats de gangs, les textes s'accompagnent de publicité illustrée :

POIGNARD : spécialement étudié et équilibré pour le jet...

Pointe effilée assurant une grande pénétration... Acier travaillé...

Performances extraordinaires... Impact garanti... Maniement facile... 17,5 cm (1,98 dollars).

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 511

Les enfants qui se sont servis de ces couteaux ont été traduits en justice, mais ceux qui ont fait paraître cette annonce ou d'autres semblables, ceux qui ont procuré ces armes aux enfants et leur en ont montré le maniement n'ont pas été inquiétés une seule fois ; on n'a même pas pensé qu'ils avaient contribué indirectement à la délinquance juvénile.

Toutes les variétés de vol se trouvent décrites dans les comic-books. Un homme se fait voler son portefeuille dans le métro.

« Quelqu'un ne vous a-t-il pas mis son journal devant les yeux, demande-t-on à la victime ? Et n'avez-vous pas senti en même temps qu'on vous poussait par derrière ? Je vois comment ça s'est passé. Le pick-pocket a fait son coup pendant qu'on vous bousculait. » La leçon est terminée. Des millions d'enfants sauront maintenant comment on vole le portefeuille d'un homme dans le métro.

Ils ont aussi pu apprendre la meilleure méthode pour dévaliser une femme. Suivant la plupart des comics, il est facile d'y arriver sans histoire avec un peu d'adresse, mais si par hasard ça ne marche pas, il n'y a plus qu'à assommer la récalcitrante d'un bon coup sur la tête. Beaucoup d'enfants ont mis ces préceptes en pratique.

Dans certains comic-books, on montre la manière de saisir des bambins à bras le corps et de les secouer, la tête en bas, pour faire tomber la monnaie de leur poche. Des jeunes gens m'ont avoué l'avoir fait. Et l'on se souvient peut-être encore de ceux qui envahissent un camp d'immigrants,

poignardèrent un des ouvriers, brisèrent le matériel et firent usage envers les enfants du procédé décrit ci-dessus.

Les comic-books se contentent souvent de décrire des crimes réels dont les journaux ont déjà rendu compte. Mais en les adaptant pour les enfants, ils mettent en valeur certains détails : l'audace et le succès du criminel, la brutalité de ses actes, leur vile mesquinerie, le caractère fortement sexuel de la plupart des épisodes.

En 1952, trois hommes s'échappèrent d'un pénitencier; ils volèrent des automobiles, bafouèrent la police, kidnappèrent des gens, dévalisèrent une banque et furent finalement pris à New-York où ils vivaient avec trois filles. C'était là une histoire rêvée pour des enfants. Le premier dessin montre un lit défait et un homme à moitié nu, en compagnie d'une fille. L'évasion de la prison est décrite comme un fait héroïque ; la facilité avec laquelle on peut voler une auto à la campagne est mise en lumière pour ceux qui par hasard ne s'en seraient pas encore rendu compte.

512 LES TEMPS MODERNES

Et l'un des criminels se vante devant un petit garçon d'avoir tué quinze ou seize personnes : « Je n'ai pas fait le compte exact. » Tout cela ne constitue qu'un petit aperçu des faits que j'ai pu recueillir et une partie infime de tout ce qui se produit réellement.

Les formes modernes les plus graves de la délinquance impliquent une connaissance de la technique du crime, que les comic-books sont indiscutablement les seuls à fournir. En définitive, la grande leçon morale que l'on peut en tirer est que « l'innocence ne paye pas ».

Le juge Jacob Panken a eu à juger trois affaires différentes dans lesquelles des enfants, s'étant procuré des produits inflammables, en avaient enduit un autre enfant, pour le brûler vif. Dans les trois cas, il s'aperçut que les enfants, qui venaient de faubourgs différents, avaient tous une passion pour un certain comic-book dont la couverture représentait un homme en train de flamber. Il reconnut sans équivoque qu'à chaque fois le comic-book avait inspiré le crime et il affirma même que désormais la mesure était comble.

Un garçonnet de quinze ans fut accusé d'avoir tué d'un coup de carabine un ami de quatorze ans (la police choisit de n'y voir qu'un accident), d'avoir jeté un chat du haut d'un toit, d'avoir transpercé d'un coup de couteau le pied d'un de ses camarades de jeu, d'avoir perpétré des actes sadiques sur de jeunes enfants, enfin d'avoir tiré sur une fillette avec une carabine à plomb. A l'issue d'une enquête approfondie sur son comportement psychologique et sur son milieu social, on fut bien obligé d'arriver à la conclusion que sa passion irrésistible pour les comic-books devait être regardée comme un facteur extrêmement important. Son comic-book préféré, qu'il avait lu et relu indéfiniment, ne contenait pas moins de quatre-vingt-un actes de violence, y compris dix-neuf meurtres.

Quand bien même l'affaire Howard Lang serait unique - et elle ne l'est pas, - elle devrait suffire à déterminer les adultes à prendre des mesures sévères contre les crime comic-books.

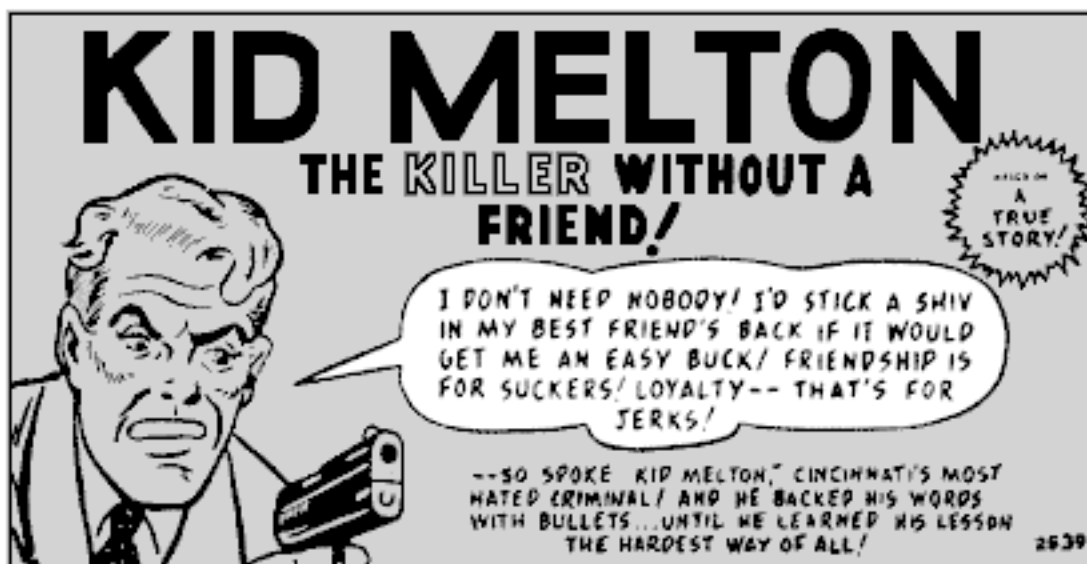
Cet enfant de treize ans tua un petit garçon de sept ans d'une manière particulièrement horrible. Dans un bois isolé, il lui porta plusieurs coups de couteau, l'étrangla, le piétina et lui jeta sur le visage à quatre reprises de gros blocs de béton. Puis, avec l'aide d'un autre camarade, il cacha le corps de la victime qui respirait encore sous un tas de feuilles.



La femme dans les comic-books



Le sort des gens de couleur ...



Philosophie des comic-books

Le malheureux dut agoniser pendant douze ou quatorze heures. Le juge chargé de l'affaire, le juge Daniel A. Roberts, insista tout particulièrement sur l'influence que les crime comic-books avaient eue sur Howard. Il versa au dossier vingt-six des comic-books que lisait régulièrement l'enfant meurtrier et fit ressortir qu'on y voyait sans arrêt des homicides, des meurtres, des sévices commis au moyen de couteaux, de revolvers, de flèches, de poisons, de poinçons et de pierres, etc. « Il est absolument établi, continua le juge, que l'accusé a eu connaissance de ces comic-books et s'y est intéressé avant même de savoir lire. » Par la suite, le juge Roberts dépeignit ces comic-books comme « des ordures, des abîmes de perversité. Que l'on permette la vente de telles publications dans notre pays est un défi au bon sens de la nation. Il faut avoir un esprit malade pour produire cet étalage de laideur, de crimes et d'horreurs... Il faudra se résoudre à prendre des mesures légales..., si les éditeurs ne veulent pas censurer eux-mêmes leur production ».

« JE VEUX ÊTRE UN MANIAQUE SEXUEL ! »

À un petit garçon qui avait fait son profit de la lecture et des distractions que nous fournissons si généreusement aux enfants, on demanda ce qu'il voulait faire lorsqu'il serait plus grand. Il n'hésita pas : « Je veux être un maniaque sexuel ! » Les comic-books excitent sexuellement les enfants. Inlassablement, par leurs illustrations, par leurs textes, ils attirent l'attention sur les caractéristiques sexuelles et sur les actes sexuels. Un jeune garçon m'a avoué : « L'érotisme des comic-books est mauvais, mais, pour être franc, c'est ce que j'aime le mieux ! » Beaucoup d'enfants - et même de très jeunes, ainsi que l'ont montré nos recherches - sont troublés et remués par cet érotisme. On ne peut parier là de libre développement de l'enfant, mais bien d'une excitation sexuelle qui confine à la corruption.

L'un des aphrodisiaques psychiques les plus couramment employés dans les comic-books est la représentation des seins, dessinés de la façon la plus excitante possible : ils pointent et saillent à la limite de l'impossible et de l'imaginable.

514 LES TEMPS MODERNES

Les femmes sont généralement représentées en sous-vêtements ou en négligé; la région du pubis est presque toujours soulignée par le dessin, d'une façon à la fois grossière et suggestive. Beaucoup d'enfants n'y prennent pas garde, mais beaucoup d'autres aussi savent déjà voir ce qu'il y a à voir. Dans certains comic-books, ainsi que me le faisaient spontanément remarquer des adolescents qui en faisaient collection, le dessin insiste tout particulièrement sur les fesses ; il y a là une manière de fétichisme qui peut développer chez certains de véritables obsessions, lesquelles se manifesteront dans des fantasmes et plus tard, dans la vie réelle. L'on sait d'autre part que ces obsessions peuvent engendrer une homosexualité précoce.

Au cours de certaines réunions du Hookey Club, qui ne comprenaient que des jeunes gens, les discussions sur les comic-books étaient bien près parfois de braver l'honnêteté. Voici comment un des assistants jugea le comic-book intitulé Crimes de femmes : « Ça, c'en est un qui est excitant ! On lui voit les jambes au-dessus du genou, et l'on voit ses seins complètement ! Elle a un revolver qui fume encore dans la main, elle a déjà tué quelqu'un ! Quand on voit une fille comme ça, et qu'on voit ses seins et qu'elle est rossée, ça vous excite drôlement ! Si un homme arrive à lui flanquer une raclée, elle acceptera n'importe quoi de lui. »

Un autre adolescent défendit Crimes de femmes et montra un exemplaire de Supplices, qui lui paraissait bien pire : « On y voit comment commettre des vols et des hold-ups. Un gangster a sa main sur l'épaule d'une fille. Ou le voit en train de farfouiller dans son corsage. »

La clé du message érotique que les comic-books enfoncent dans le crâne des enfants, dès leur plus

jeune âge, est le mélange de la sensualité et de la cruauté. Pour reprendre l'expression de Art Digest, leurs illustrations sont des condensés de perversion.

Mais il est une perversion que les comic-books cultivent avec plus de prédilection que les autres : le sadisme, c'est-à-dire, selon la définition de William White, « l'assouvissement de tendances sexuelles par l'administration ou à la vue d'une douleur ».

Chez les très jeunes enfants, les comic-books déterminent une confusion totale et amènent une interprétation sadique des phénomènes sexuels. Ronnie, un gamin de six ans, passionné de comic-books, jouait souvent avec un camarade d'un an ou deux plus âgé que lui et qui vivait dans la même maison.

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 515

Un jour, ce camarade entraîna une petite fillette Ronnie regarda un moment le spectacle, puis courut tout excité rejoindre sa mère, lui raconta ce qu'il avait vu et lui demanda: « Qu'est-ce qu'il va lui faire - la battre ? »

□

Les Postes refusent les magazines où se trouvent représentées des scènes de flagellation sur les fesses. Mais elles les refusent seulement si ce sont des magazines d'adultes, car de telles scènes sont courantes dans les comic-books. Prenons une histoire caractéristique : un méchant, étranger évidemment, tient en son pouvoir une fille à moitié nue. Pour se mettre en forme, il la gifle à pleine volée, puis : « Je sais que tu m'aimeras et que tu me seras fidèle, une fois que j'aurai caressé ton beau postérieur d'une douzaine de coups de fouets ! »

La fille est alors emmenée dans une cave, attachée par les poignets à un poteau, les seins rendus en avant ; elle demande vainement grâce ; l'homme se tient derrière elle, un fouet à la main.

Dans les Western comics, le thème de la fessée érotique est abondamment développé. Plus généralement, dans la plupart des comic-books, tous les sévices s'entourent d'un contexte sexuel.

Il y a quelque temps, on m'amena un garçon de douze ans qui « ayant forcé sa sœur à se déshabiller, avait essayé d'avoir des relations sexuelles avec elle ». La sœur avait neuf ans. De tels cas sont beaucoup moins rares qu'on ne le prétend généralement. Et l'on ne peut parvenir à les traiter que si l'on prend en considération tous les facteurs qui y ont concouru. Ce garçon, après avoir eu avec moi de nombreux entretiens, m'avoua un jour spontanément toute l'affaire : il avait menacé sa sœur de lui casser le bras, si elle parlait à quiconque de l'histoire. Ce n'est pas là le genre de choses que les enfants ont l'habitude de dire à leur petite sœur.

Casser le bras ou menacer de le faire est un thème courant des comic-books, qui ne se gênent pas pour montrer l'acte lui-même.

Si un étudiant en médecine avait à faire un devoir de psychopathologie sur les variétés de fantasmes et d'actes sadiques, il trouverait une documentation exhaustive dans la littérature enfantine. Il y trouverait en particulier le thème érotique de la pendaison. Le lecteur moyen, qui appartient à une génération qui n'a pas connu de comics, peut ne pas très bien concevoir la

516 LES TEMPS MODERNES

relation existant entre l'érotisme et la pendaison, relation qui s'exprime de façon caractéristique dans le rêve de la femme, pendue nue, qui se débat sous les yeux du rêveur. Mais cette relation est évidente pour les enfants qui la retrouvent dans tous leurs journaux quotidiens. Une histoire nous montre un homme qui « tue par sport ». Une série d'images nous montre des filles à moitié nues et le tueur « sportif » commente en ces termes : « Oh, oh ! Quel pendeur je fais ! Les flics sont des apprentis.

Moi, je suis un artiste !

« Ma cravate ira parfaitement à ce joli cou ! »

Et l'image représente une blonde en soutien-gorge et en slip qui se balance au bout de ladite cravate. La suite des illustrations montre la pendue se « débattant contre la mort ».

Certains individus souffrent d'une étrange maladie : ils ne peuvent voir des couples d'amoureux sans éprouver un furieux désir de les tuer ou de les frapper. Les comic-books se font un plaisir de décrire en détail les faits et gestes de ces maniaques, favorisant ainsi chez les enfants la naissance ou le développement d'impulsions sadiques caractérisées. Un comic-book nous montre un couple assis à l'avant d'une automobile ; l'homme et la femme ont eu le front traversé par une balle et leur visage est tout barbouillé de sang. Le meurtrier, dit l'histoire, n'a jamais été pris par la police.

Certains magazines se spécialisent dans le sadisme le plus raffiné.

L'un d'entre eux nous raconte l'histoire d'un bandit qui fracture la jambe d'un homme, et sous ses yeux fait l'amour avec sa femme tout en lui criant des injures sarcastiques. La femme est si excitée par la situation qu'elle râle de plaisir et soupire au bandit qui la couvre de baisers : « Arrête! Je n'en puis plus ! »

Il est une pratique morbide qui consiste à pomper le sang d'une femme pour l'affaiblir et l'avoir à sa merci. Il n'y a que dans les œuvres de Sade et dans les comic-books qu'une telle perversion fait l'objet de descriptions romancées et circonstanciées.

Le résultat est prévisible : les enfants deviennent de vrais sadiques. Les dessins qu'ils griffonnent spontanément sont, sous ce rapport, d'excellents tests. J'ai sous les yeux un dessin « spontané » exécuté par un enfant : on y voit une femme, quasiment nue, attachée à un poteau; un mouchoir enfoncé dans sa bouche l'empêche de crier. Ses sous-vêtements sont éparpillés sur le plancher. Devant elle, un jeune garçon fait rougir à blanc sur un

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 517

foyer quelques instruments de torture. Sur sa poitrine, on distingue le S de Superman.

Plusieurs jeunes gens qui font leur pâture de ces histoires sadiques m'ont dit qu'ils avaient besoin, pour éprouver du plaisir au cours de relations sexuelles, d'imaginer que leur partenaire était attachée ou avait les mains liées.

Il existe une catégorie de livres et de publications plus ou moins pornographiques destinée aux adultes qu'on appelle généralement « la littérature des talons hauts », par référence à la signification érotique de ces talons pour certains malades. Les psychiatres savent que certains hommes collectionnent des chaussures à talons hauts, qui sont leurs fétiches sexuels, la condition nécessaire de leur jouissance érotique ; les psychiatres savent aussi que d'autres hommes ne peuvent éprouver du plaisir que lorsqu'une femme, chaussée de talons hauts, leur piétine le corps. Les comic-books ne manquent pas de jouer sur ces perversions naissantes, et de faire appel au fétichisme latent des jeunes lecteurs en dessinant de façon systématique des chaussures à talons exagérément hauts. Dans un comic-book qui raconte l'histoire de « l'homme qui avait embarqué plus de mille types des docks de San Francisco », on voit brusquement au milieu de l'histoire, et sans aucun rapport avec elle, une image représentant en gros plan une paire de jambes portant des bas en filet noir et montées sur des escarpins rouges à talons surélevés. Le jeune garçon qui me fit remarquer cette image me confia que lui et ses amis en avaient été fortement impressionnés. Des images de ce genre, où n'apparaissent que des jambes et des talons hauts, et qui coupent le récit pour le seul plaisir, sont assez fréquentes dans les comic-books. Plusieurs garçons m'ont dit qu'ils collectionnaient ces images pour alimenter des rêveries érotiques, accompagnées ou non de masturbation.

Un jeune homme de dix-neuf ans me fit un jour la déclaration suivante : « Vous êtes le premier à qui je le dis. J'imagine souvent que des femmes, avec leurs hauts talons, me piétinent la poitrine et le visage. » Il avait éprouvé pour la première fois une jouissance sexuelle, à l'âge de dix ou onze ans, en regardant les images d'un comic-book qui illustraient l'histoire suivante : « Cette femme possède un château ; pour produire l'électricité, tous les hommes doivent pousser quelque chose. Les femmes, absolument éblouissantes, frappent les hommes; certains étaient presque complètement nus. »

L'adulte moyen peut fort bien ignorer que certains de ses semblables sont masochistes et s'abandonnent aux caprices d'une femme qu'ils doivent servir comme des esclaves et qui les fouette s'ils n'exécutent pas ses moindres volontés. Les descriptions masochistes que ne justifie aucune considération esthétique sont considérées comme de la pornographie. Mais l'industrie du comic-book, qui se développe sous le signe de la laideur, offre aux jeunes gens, aux petits enfants, le spectacle de situations masochistes qui ne défigureraient pas les romans de Sachet Masoch. Une baronne a deux esclaves mâles. Ils « obéissent à sa volonté, elle les mène avec une sauvage tyrannie ». Sur les illustrations, on voit la baronne, fouet en main. Elle dit qu'elle va obliger un homme à venir jusqu'à elle en rampant sur les genoux et parle de lui comme de son « esclave volontaire ». Un peu plus loin, on la voit fouettant un homme courbé jusqu'au sol. « Ainsi, sale chien, tu as osé m'embrasser! Tiens, attrape, voilà pour toi! »

□

Un jeune garçon impliqué dans une affaire de murs me dit : « Dans les comic-books, quelquefois, les hommes menacent les femmes, ils les tapent avec leurs mains. Ils les attachent sur une chaise et puis ils les tapent. Quand je lis des histoires comme ça, ça m'excite. Ça ne m'excite pas tout le temps, seulement quand il les attachent. » La seule différence entre les livres pornographiques que se procurent clandestinement les adultes et les comic-books qu'on distribue aux enfants est celle-ci : dans un cas il s'agit d'attirer les pervers, dans l'autre d'en créer.

Ce qu'il y a de plus étonnant peut-être dans toute cette affaire, c'est qu'on prétend à l'aide de telles lectures libérer les enfants de leurs instincts d'agression. Pour ma part, je n'ai pas encore rencontré un seul adolescent ayant des impulsions sadiques qui s'en soit débarrassé par la lecture de livres sadiques, non plus d'ailleurs que je n'ai entendu parler d'un cas de ce genre.

Dans une discussion sur ce qu'il y avait de bien et de mal dans les comic-books, des garçons de douze à quinze ans jugèrent que « la torture était quelque chose de mal », mais reconnurent en même temps qu'ils aimaient bien en trouver dans leurs livres.

Je demandai à ces garçons si l'un d'entre eux aimerait vraiment, à supposer qu'il tienne une petite fille à sa merci dans un endroit tranquille, l'attacher, la battre et la torturer. Je leur demandai de lever la main si l'affaire les tentait.

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 519

Tous sourirent et toutes les mains se levèrent. Ils avaient bien retenu leur leçon. On oublie souvent que bien avant la puberté, les enfants font des rêveries érotiques très précises qui sont loin de leur être profitables. Les crime comic-books en liant l'émotion d'un suspense à celle de l'excitation sexuelle finissent par développer chez l'enfant une excitation par l'angoisse, excitation suffisante parfois pour aboutir à l'orgasme.

« Je pense que l'amour, ça n'est qu'une histoire de peur », me dit un jour un garçon. Parfois, plus souvent d'ailleurs chez les filles que chez les garçons, cet érotisme de l'angoisse est très près du masochisme.

Je n'ai presque jamais rencontré de jeunes délinquants coupables en même temps de vol et de viols avant la prolifération des comic-books. C'est là aujourd'hui chose courante.

Un jeune garçon d'une famille aisée me fut un jour amené parce qu'il se montrait depuis quelque temps fort inappliqué en classe.

Au cours du traitement, il me raconta que lui et trois autres garçons de quinze et seize ans avaient l'habitude d'aller dans une pâtisserie du quartier, où ils achetaient des cornets de glace, des comic-books, et discutaient longuement. Un soir, dans la voiture du père d'un des enfants, ils quittèrent leur banlieue pour aller faire un tour dans Broadway. Là, ils rencontrèrent une jeune prostituée qu'ils emmenèrent chez l'un d'entre eux dont les parents étaient absents. La jeune femme se montra très complaisante, semble-t-il~ puisque après avoir fait l'amour avec deux d'entre eux, elle voulut bien se prêter à des expériences érotiques plus recherchées. Chacun lui donna cinq dollars. Après

quoi, tous quatre reprirent la voiture pour reconduire la jeune femme à Broadway, comme ils l'avaient promis. Chemin faisant, ils eurent une idée formidable. Ils arrêtrèrent la voiture, se précipitèrent sur leur compagne et, pendant que l'un d'eux la maîtrisait en lui serrant le cou avec son bras, les autres la giflèrent à toute volée et la frappèrent sur tout le corps.

Ils lui arrachèrent son sac et lui volèrent tout son argent. L'un des jeunes gens tout en la bourrant de coups lui dit : « Tu es trop indépendante ! » La jeune femme ne se défendit pas, elle resta assise sans bouger et leur dit seulement : « J'avais pourtant été bien gentille avec vous. » Pour finir, nos quatre héros l'abandonnèrent près d'une station de métro, lui ayant laissé juste assez d'argent pour prendre son ticket. Voilà qui sort tout droit des comic-books.

Les comic-books provoquent chez les enfants des craintes sexuelles de toutes sortes.

520 LES TEMPS MODERNES

Chez les petites filles et les jeunes filles, l'assimilation de la sexualité et de la violence peut provoquer une peur des relations sexuelles, une peur du mâle et même causer une véritable frigidité. Dans un western comic où l'on voit Tom Mix sur la couverture, on trouve seize images consécutives représentant une fille attachée avec des cordes, ses mains étant évidemment liées derrière son dos. On la voit dans toutes les postures imaginables, toutes plus suggestives les unes que les autres et son expression indiquerait qu'elle y prend plaisir. Du point de vue médical, il n'y a là rien d'autre que la rêverie sadique d'une onaniste. Chez les filles, comme chez les garçons, qui s'identifient à la femme attachée, cette image peut devenir le thème de rêveries masochistes.

Il arrive que les comic-books comportent des illustrations devinettes où l'observateur attentif peut découvrir des choses étonnantes. C'est ainsi qu'une cicatrice sur l'épaule d'un homme peut devenir un sexe de femme. La devinette est si facile, l'image est si manifestement truquée, que le trop jeune lecteur ne peut que s'exciter et rechercher partout la double image.

Les comics du cur sont néfastes aussi bien pour le sens esthétique des enfants que pour leur formation morale et sociale. Les intrigues sont stéréotypées, communes, vulgaires. Dans les crime comic-books, le garçon rencontre une fille, le garçon bat la fille; dans les comics du cur le garçon rencontre une fille, le garçon dupe la fille, ou Vice-versa.

Que peuvent tirer les adolescentes de ce passage d'un comic du cœur : « Combien de temps une belle femme peut-elle attendre l'amour ? Est-ce un crime que de prendre l'amour là où il se trouve, sans parler de fidélité ? (Voir la bouleversante réponse, page 17). » Les comics du cur comme les crime comics affirment toujours qu'ils ne racontent que de l'authentique. « Ces filles sont bien réelles, tout comme leurs problèmes et leurs dramatiques confessions », dit un numéro caractéristique. Et que désirent « ces filles réelles » ? « Plus que tout au monde, je veux séduire, être riche, et mener la grande vie. » Quels sont leurs problèmes ? Les titres des histoires donnent la réponse :

LA FAUTE D'UNE FEMME

FOLLE PASSION

LA RANÇON DE L'ORGUEIL

AMOUR INTERDIT

MA GRANDE ERREUR

DOIS-JE RÉVÉLER MON PASSÉ ?

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 521

Dans les crime comic-books, on ne rencontre pour ainsi dire jamais de vie sexuelle normale, tandis que la violence est dépeinte en détail. Dans les comics du cœur, habituellement, les meurtres sont empêchés au dernier moment, mais on ne s'arrête pas à mi-chemin dans la fornication.

« Des passions violentes couvaient dans mon cœur. Je brûlais d'amour pour un homme qui ne pouvait être à moi. Dans un moment de faiblesse, je cédai à une tragique impulsion et je m'enfonçai

dans les abîmes d'un amour défendu. »

Ou bien : « Combien j'étais innocente et même naïve ! Je pensais qu'il allait me demander en mariage. Mais ce n'était plus déjà le même homme un quart d'heure après notre sortie de l'hôtel ! Mes vieux ont naturellement étouffé l'affaire., et j'ai appris à oublier... »

Ou bien encore : « Un moment de péché., le péché le plus répugnant qui soit au monde... Pouvait-il lui apporter une vie de bonheur ? »

Il n'y a aucune étude moderne sérieuse sur la prostitution enfantine, mais les matériaux pour une telle étude ne font pas défaut. On garde toujours sur le sujet un silence de bon aloi, comme on le faisait jusqu'à ces derniers temps pour la toxicomanie enfantine. La prostitution enfantine est toujours due à la négligence de la famille (dont ce n'est souvent d'ailleurs pas la faute) et aux facteurs sociaux. Si elle est actuellement en pleine recrudescence, c'est parce que les comic-books y contribuent pour une large part en préparant le terrain psychologique.

Annie, âgée de dix ans, se livrait à des hommes et recevait de l'argent. Comme la plupart des enfants, elle était extrêmement impressionnable. Elle s'était laissé prendre à la violence et à l'érotisme des comic-books, mais après avoir vu le film racontant l'histoire de Sœur Kenny, elle avait eu l'intention de devenir infirmière. Elle avait malheureusement plus souvent l'occasion de lire des comic-books que de voir des films de ce genre. « J'allais tout le temps avec les hommes, des jeunes et des vieux. Ils me donnaient un dollar. Je n'avais pas encore mes règles. Ils ne me faisaient enlever que ma culotte. Je rencontrais les hommes sur les quais. On faisait ça dans une maison obscure où il y avait des tas d'outils, des marteaux. J'y allais quatre fois par semaine. Je n'aime pas ça. Les filles n'aiment pas ça. Je le faisais pour l'argent.

522 LES TEMPS MODERNES

Quelquefois je recevais un dollar, quelquefois 25 cents. Il y en a qui ne vous donnent rien. Ils sont radins, quand même ! » La fillette lisait environ vingt comic-books par jour; et certains, trois ou quatre fois.

Il existe une prostitution enfantine calquée sur la prostitution adulte; ce qu'il faut remarquer, c'est que les filles deviennent de plus en plus jeunes, et quelquefois aussi les entremetteuses.

Une jeune fille de dix-sept ans fournissait en filles de douze à quatorze ans des hommes d'âge mûr. Elle tenait sous sa coupe environ vingt-cinq filles. L'enquête officielle estima, et elle était loin du compte, que cinquante adultes pour le moins étaient impliqués dans ce trafic. L'entremetteuse de dix-sept ans exigeait de chaque client de 1,5 dollar à 2 dollars. Mais elle ne donnait aux filles que 25 ou 50 cents.

Il y a un grand nombre de magasins mal éclairés, où les enfants se réunissent souvent dans les arrière-boutiques pour lire et acheter des comic-books d'occasion. Les propriétaires permettent habituellement aux enfants de rester dans leur boutique le temps qu'ils désirent. Dans certains quartiers des grandes villes, les hommes rôdent autour de ces magasins qui sont parfois des foyers de prostitution enfantine. Il est bien évident que les comic-books constituent pour les filles une préparation de premier choix.

La prostitution homosexuelle, surtout chez les garçons, s'accompagne souvent de vol et de violence. Les comic-books affirment que tout est permis aux hommes tout en excitant leurs désirs.

Rien ne saurait mieux disposer les enfants à toutes les perversions.

Charles fut amené au Centre de réadaptation quaker; dès l'âge de douze ans, il s'adonnait régulièrement à la prostitution; il ne faisait pas l'école buissonnière; il consacrait seulement à son « extra » ses heures de liberté : « Je rencontre les hommes à la sortie des bureaux. Ils me donnent un dollar ou cinquante cents. Je me demandais pourquoi ils étaient si généreux. Certains des hommes ont environ trente-cinq ans. » Le trait dominant de cet enfant était la confusion morale. Les comic-books n'y étaient pas pour rien. « J'ai l'habitude de lire des comic-books, Gangbusters, True Comics, environ dix ou quinze par semaine, deux par jour. Je les rends. »

« SECRET DU DIABLE : 3 DOLLARS, PORT EN SUS » (La publicité faite dans les comic-books a retenu l'attention du Dr Wertham qui y consacre tout un chapitre.)

Les annonces publicitaires des comic-books, qui sont pour ces derniers des sources de revenus fantastiques, provoquent parfois de véritables drames chez des garçons et des filles bien élevés.

Dans le Journal of the Medical American Association, le Dr Harry F. Dietrich, parlant en psychiatre, affirme qu'il est nécessaire que les parents se rendent compte « que l'acné et l'obésité sont des problèmes relativement peu importants ». « Quand les parents s'inquiètent, poursuit-il, de certains défauts physiques éphémères de leurs enfants, comme une calvitie temporaire, quand ils éprouvent un sentiment de culpabilité au sujet de la masturbation infantine, quand ils s'enorgueillissent ou se désolent en comparant les poids et les tailles de leurs enfants, ils gaspillent leur temps et leur sollicitude. » Mais que peuvent les parents lorsque des campagnes de publicité invitent les enfants à s'inquiéter de leurs moindres défauts physiques, les encouragent à ne rien révéler aux médecins et à se soigner tout seul, en achetant secrètement des remèdes d'autant plus chers qu'il se parent de noms plus pompeux et qui sont la plupart du temps aussi douloureux que nuisibles ?

Il n'est pas besoin qu'une fillette présente des tendances névrotiques pour s'intéresser, au cours de son adolescence et même avant, au développement de sa poitrine. Certaines jeunes filles, qui sont formées plus tôt que leurs camarades, conçoivent une véritable angoisse à l'idée de ne pas être comme les autres. Le cas inverse n'est pas moins fréquent. Il existe toute une mythologie de la poitrine ; son développement et sa forme seraient étroitement liés à la vie sexuelle passée ou future de la jeune fille. On conçoit qu'une femme, et encore plus une adolescente, éprouve quelque répugnance à confier au médecin de telles préoccupations. Chez les rillettes, une véritable hypocondrie sexuelle peut se fixer sur les seins, s'accompagner d'angoisses, de cauchemars terrifiants, d'obsessions sexuelles et de sentiment de culpabilité.

Les esthéticiens et les fabricants de produits de beauté trouvent là un terrain de choix ; ils font insérer dans les comic-books des

524 LES TEMPS MODERNES

annonces publicitaires pour des traitements de la poitrine, véritablement merveilleux. Ils promettent une amélioration certaine et rapide « de toutes les poitrines déficientes ou anormales :

QUELLE QUE SOIT LA FORME DE VOS SEINS (5,95 dollars). »

Une annonce caractéristique, et qui occupe une page entière d'un comic-book destiné aux juniors, comprend deux photographies de jeunes filles, l'une normale, l'autre équipée d'une paire de seins percutants et agressifs dans le plus pur style des comic-books. Voici le texte publicitaire :

« CHOISIRONT-ILS MARY OU ALICE? »

« Quand Tom H. commença à sortir avec Mary W. et Alice B., les gens se demandèrent qui serait l'heureuse élue. Il n'était pas facile de le prévoir. Toutes deux étaient jolies et pleines de charme, toutes deux étaient vives et amusantes, toutes deux avaient les mêmes goûts et les mêmes passions que Tom. Mais ce fut sur les lèvres d'Alice que se pencha Tom au clair de lune ce fut le oui d'Alice qui monta léger, ému, devant l'autel...

« Le choix de Tom n'était pas tellement surprenant. C'est la femme qui a le buste le plus beau et le plus attirant qui sort victorieuse de telles compétitions, qui gagne l'amour, la célébrité et l'admiration que toute femme désire. Une femme ne saurait être vraiment belle sans une poitrine adorable, au modelé chaud et velouté, symbole de la femme éternelle. Consultez l'histoire, regardez autour de vous. C'est toujours la femme aux lignes gracieuses et attirantes qui s'impose à tous et conquiert tous les cœurs. Elles sont innombrables les Mary, aimables sans doute, mais leur esprit, leur charme ou leur douceur ne peuvent rien contre cette loi naturelle qui veut que les hommes soient nécessairement attirés par la beauté parfaite, accomplie, achevée.

« Les pilules...X vous permettront de vous débarrasser d'une silhouette sans attrait qui est la cause de votre solitude et vous donneront le charme irrésistible de la beauté achevée!... Deux dollars... Ne vous laissez pas ronger par le scepticisme et le désespoir. Saisissez votre chance de bonheur... Songez à vous-même, à votre avenir de femme. »

Il convient de se rappeler que chaque numéro d'un comic-book de ce genre tire à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires.

Il est fatal que dans]e nombre, plusieurs jeunes filles se laissent prendre à de telles balivernes, s'inquiètent de leur poitrine, la jugent anormale et, sans s'en ouvrir à quiconque, achètent les pilules recommandées.

La jeune fille que les photographies et le texte précités n'auront pas impressionnée perdra son assurance en jetant les yeux sur d'autres annonces, destinées à lui faire prendre conscience de son inévitable infériorité esthétique.

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 525

« Vos SEINS PERDENT-ILS LEUR FERMETÉ ? » (Cette question s'étale sur toute une page à côté d'une réclame de poupées.) Plus loin, un placard affirme que tel produit « redonnera à vos seins la beauté d'une forme vivante »; le texte qui suit persuade la jeune adolescente qu'il existe « trois catégories de poitrines déficientes : en premier lieu, les poitrines de fermeté normale, mais auxquelles il manque cette ligne ascendante et cette légère divergence des seins qui distinguent une beauté commune d'une femme réellement belle ; deuxièmement, les poitrines tombantes ; enfin les poitrines qui posent ce qu'on appelle « DES PROBLÈMES DU BUSTE » (1,98 dollars).

Pour les jeunes filles qui résistent au « test de la fermeté » et qui continuent sans inquiétude leur chemin, les comic-books réservent de véritables leçons de névroses, en l'occurrence des histoires d'amours frustrées et incomprises, des photographies avec des « avant » et des « après ». « Avant », ce sont les jeunes filles ordinaires, « après », ce sont des seins provocants, tels qu'en arborent les héroïnes de comic-books. On trouve aussi des planches anatomiques, des coupes de seins, des diagrammes, etc. Il est bien évident que n'importe quelle adolescente, surtout si quelque annonce l'a déjà alarmée, retrouvera son type de poitrine et son type de déficience dans les dessins qu'on lui propose. Elle pourra alors acheter le médicament qui lui correspond : « AVEZ-VOUS REMARQUÉ LA LIGNE MOLLE ET TOMBANTE DE VOTRE BUSTE ? (2,49 dollars). » Certaines annonces sont manifestement destinées aux fillettes à peine formées dont les seins commencent juste à apparaître. Sous le titre de : « SEINS TROP PETITS », on envoie contre remboursement « une spécialité secrète en instance de brevet » pour les « SEINS PETITS ET SANS FORMES ». Des publicités de ce genre ont donné un sentiment d'infériorité à d'innombrables enfants qui n'ont pu s'en débarrasser de toute leur vie.

Certaines adolescentes, à l'époque de la puberté, ont tendance à grossir quelque peu. Est-ce là un phénomène sans importance qui disparaîtra avec l'âge ? Non ! affirment catégoriquement les comic-books. Mais « par bonheur, il existe des moyens secrets et inestimables de se préparer un avenir brillant. DÉCOUVREZ LE SECRET DU BONHEUR... et de L'AMOUR... Perdez en quelques mois la graisse superflue qui fait obstacle à votre bonheur (en tablettes, 1,98 dollars). »

526 LES TEMPS MODERNES

Il existe beaucoup d'autres moyens secrets pour les jeunes filles~ qui ont pris conscience de l'importance capitale de leur ligne : ceintures, gaines, cr~mes, pilules, tablettes, livres, massages, etc.

Voici quelques exemples pris au hasard.

« J'ai perdu 70 livres en cinq mois. ».

« Perdez sans tarder votre graisse; procédé rapide : 10 livres en dix jours (2,98 dollars). »
« Maigrir sans danger... Perdez 7 livres dès la première semaine! Débarrassez-vous tout de suite de cette affreuse graisse ! (2,50 dollars). » (Cette réclame a paru dans un comic-book qui bénéficie de l'approbation d'un psychiatre.)

« Comment une jeune fille que son embonpoint fait délaissier peut devenir svelte et heureuse... Perdez 5 livres, 10 livres, 20 livres et même plus, autant que vous le désirez. (Traitement complet d'un mois, 2 dollars - trois mois, 5 dollars.) Ce médicament n'est pas en vente dans les pharmacies. »

Toutes les parties du corps ont été prévues par ces pseudo esthéticiens. À l'intention des jeunes filles qui se jugeraient sans défaut, ou insiste sur l'importance capitale de toutes les « BOSSES ET GROSSEURS ». Les fesses sont l'objet d'un soin tout particulier :

Ne perdez rien d'autre que du poids! (2 dollars).

Grâce à notre produit, vous conserverez les rondeurs qu'il faut là où il faut! (2 dollars).

Ne restez pas plus longtemps une femme grosse et humiliée (2 dollars).

Le seul aliment que les dictionnaires médicaux disent amaigrissant! (4 dollars).

La médecine moderne s'est penchée sur le problème de l'amaigrissement, elle a émis des conclusions définitives. Les autorités médicales ont fait part aux autres savants de ces conclusions en des communications qui ont paru dans leurs journaux. Ces résultats ont ensuite été vulgarisés, le grand public a pu en prendre connaissance. Mais c'est le contrepied des découvertes scientifiques les mieux établies que l'on expose encore aujourd'hui à nos enfants.

Le Dr Frank H. Krusen, président du Council of Physical Medicine and Rehabilitation, écrit dans le Journal of the American Medical Association : « Aucun traitement externe ne peut faire disparaître un tissu adipeux d'une quelconque région du corps... Le massage est absolument sans effet sur les amas locaux de graisse... »

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 527

Il ressort donc sans aucune équivoque de son article qu'il n'existe aucun moyen facile de réduire l'obésité. Manger moins reste le seul et unique remède.

□

PERDEZ DU POIDS, À COUP SÛR, PAR MASSAGE

La méthode est simple et pratique. PAS D'EXERCICE OU DE DIÈTES GÊNANTES. Appareils conçus scientifiquement. Votre propre masseur à domicile.

Succès assuré pour toutes les parties du corps : ventre, hanches, poitrine, fesses, etc. EMPLOYÉ PAR LES SPÉCIALISTES.

Des milliers de gens ont perdu leur embonpoint grâce à cet appareil.

On peut s'en servir chez soi, à l'insu de tous (8,95 dollars, port en sus.) »

Mais il est bien évident que les adolescents et adolescentes qui, pendant leur croissance, ont tendance à maigrir ne sont pas pour autant oubliés :

Aucun homme ne regardera jamais une jeune fille qui n'a que la peau sur les os.

La maigreur est l'ennemie de la séduction.

Vous que votre maigreur désespère, X... redonnera à votre visage l'attrait et la beauté qu'il devrait avoir.

Recommandé par notre directeur médical, un praticien bien connu de New-York... (2 dollars).

Si... vous êtes trop maigre, si vous avez le visage dur et osseux...

employez donc ce produit recommandé par le corps médical...

Ne soyez plus ridicule ! Il ne tient qu'à vous que les plaisanteries cessent sur votre passage. Il faut aujourd'hui « être bien en chair », pour être séduisante. Souvenez-vous que ce sont les lignes moelleuses et fermes qui font naître le désir (2 dollars).

LES FILLES MAIGRES FONT DE VIEILLES FILLES

Si vous désirez prendre ces quelques kilos supplémentaires, qui mettront en valeur vos courbes naturelles, si propres à retenir l'œil, faites confiance à X... Au bout d'une semaine, vous verrez s'il n'y a pas une différence! (2 dollars, franco contre remboursement) .

Certaines publicités de parfums essayent délibérément de fausser la psychologie des jeunes filles. « Parle-t-on de Vous ? Êtes-vous seule ? Malheureuse ? Découragée ? Êtes-vous parmi celles qui semblent ne jamais trouver partenaire ? » (Parfum « Bavardage », 2 dollars, port en sus). » D'autres incitent les jeunes filles aux rêveries érotiques et flattent leurs tendances sado-masochistes.

528 LES TEMPS MODERNES

« Les hommes seront à vos pieds. Ils obéiront au moindre de vos désirs. » (« Chez Elle », 2 dollars, port en sus.) Ou encore

« Chère amie,

... le mystérieux pouvoir dont elle se sert pour arracher un mari à sa femme ou un fiancé des bras de sa bien-aimée... (« Secret du Diable », 3 dollars, port en sus.)

Tous s'arrachaient ses faveurs, elle n'avait qu'à lever le petit doigt... (« Furie », 3 dollars, port en sus).

Comment rendre les lions doux comme des agneaux? N'avez-vous jamais rêvé d'instantanés merveilleux d'amour et d'extase ? ... (« Passion Bleue » l'amènera dans vos bras... (Passion Bleue : 2 dollars, port en sus).

Toute ma vie j'ai rêvé d'un parfum qui exciterait l'ardeur d'un homme ((Piège », 2 dollars, port en sus).

Les comic-books font aussi de la publicité pour d'innombrables produits destinés à guérir les innombrables affections de la peau.

L'acné, les boutons, les taches de rousseur, les points noirs, la cellulite peuvent engendrer des sentiments d'infériorité, des complexes et même parfois, par superstition, une culpabilité sexuelle. Et ce n'est pas là un signe de déséquilibre ou d'instabilité, puisqu'en réalité aucun enfant n'y échappe. Le Dr Marion Sulzberger explique fort justement que « l'acné affecte les adolescents à l'époque de leur vie où leur aspect extérieur a pour eux le plus d'importance. C'est pourquoi il détermine souvent des sentiments d'infériorité et peut même être à l'origine d'un traumatisme psycho-émotionnel qui, dans la plupart des cas, fera sentir ses effets pendant toute la vie du patient ». Ainsi, ces accidents de la peau si bénins peuvent provoquer de véritables catastrophes, particulièrement chez les enfants. La publicité des comic-books ne néglige rien pour attirer l'attention des enfants, garçons ou filles, sur l'état de leur peau. Elle promet évidemment les cures les plus rapides et les plus merveilleuses.

Une page tout entière réservée à la publicité s'ouvre sur ce dialogue :

« Demande donc à ton ami Tom !

Tom! Pourquoi est-ce que nous ne sommes jamais, Sis et moi, invités aux balades et aux surprises-parties?

- Je vais te le dire franchement! C'est à cause de ces affreux points noirs! »

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 529

Suit le petit discours que voici :

« Quelle marque infamante qu'un point noir!..., du moins si l'on en croit tous ceux, hommes ou femmes, qui ont tous les succès qu'ils veulent!

« Personne n'en veut ! Ils dégoutent tout le monde ! »7 Et l'on en dit bien d'autres encore de tous ceux qui portent sur le visage ces marques répugnantes que sont les points noirs! On n'a pas envie

de les voir en gros plan ! »

« On ne peut en vouloir à la jeune fille qui dit : « Je n'aime pas sortir avec ceux qui ont des points noirs. S'ils négligent leur visage, qu'est-ce que ça doit être ailleurs ! »

« On ne peut en vouloir au jeune homme, qui dit : « J'ai rencontré des tas de filles qui semblaient mignonnes au premier coup d'oeil ! Et puis quand je voulais..., les regarder de plus près..., c'était rempli de points noirs... Alors, adieu ! »

« Et vous ? Vos oreilles ne tintent-elles pas... Il y a d'innombrables garçons et filles qui sont, sous tous rapports, parfaitement séduisants et à qui l'on ne refuserait jamais un rendez-vous si seulement ils voulaient..., s'ils se rendaient compte tout d'abord combien ils sont repoussants avec leurs points noirs, s'ils savaient qu'il est facile de s'en débarrasser très rapidement, à condition toutefois de le vouloir Le plus beau mâle tomberait sur des becs...

De très jolies filles parfois sont négligentes... Ne prenez pas de risque..., si belle que vous soyez ! »

Un peu plus loin, le texte porte que « ces horribles points noirs donnent aux autres une très mauvaise impression de vous ».

Certains adolescents y voient une allusion à la masturbation et finissent par se replier sur eux-mêmes : ils sont angoissés et font un complexe de culpabilité.

Pour terminer, l'annonce recommande l'emploi d'un petit appareil (1 dollar) permettant d'extraire mécaniquement les points noirs.

Les enfants lisent très attentivement la publicité concernant les affections de la peau. Une fillette de 14 ans me dit à la clinique : « Un jour, j'ai eu un bouton. J'ai lu tout ce qu'on disait des boutons dans les réclames. Je me demandais si ça le ferait partir de mettre quelque chose dessus. » La plupart des garçons et des filles ont beaucoup plus d'un bouton et ils achètent toutes sortes de saletés, sur la foi d'annonces comme celle-ci :

« Toutes vos qualités, intelligence, caractère, dignité, ne vous servent à rien, si vous avez une peau qui fait fuir les caresses.

Pour vous tirer de ce mauvais pas... (1,98 dollars). »

530 LES TEMPS MODERNES

Beaucoup de ces annonces publicitaires, par leur ton faussement scientifique, détournent l'enfant d'aller chez le médecin qui pourrait soit le rassurer, soit éventuellement le soigner. Un énorme placard destiné aux jeunes filles boutonneuses affirme : **NE GACHEZ PLUS VOS CHANCES D'OBTENIR DES RENDEZ-VOUS** Remède simple et efficace. Dans quelques semaines, vous n'en croirez plus votre miroir. Produit mis au point **PAR UN MÉDECIN** (2 dollars).

La publicité destinée aux jeunes gens exploite différents thèmes, mais on y retrouve le même appel à la susceptibilité sexuelle que dans la publicité pour jeunes filles. L'intérêt que prennent les garçons à la croissance et au développement de leur corps fait l'objet de multiples placards illustrés où l'on voit des sortes de Tarzans, aux muscles énormes et bien souvent pourvus d'un sexe gigantesque (comme les héros des comic-books). J'ai eu l'occasion d'étudier un grand nombre d'enfants dont la croissance était légèrement en retard sur celle de leurs camarades, mais qui ne s'en étaient jamais souciés jusqu'au jour où

leur tombait sous les yeux une annonce publicitaire comme celle-ci :

« N'ayez plus honte de votre corps ! Soyez fier de votre corps ! Vous êtes maigre, vous êtes faible, vous vous sentez mou !... Rien n'est plus humiliant que de provoquer la pitié... Jeune ou vieux et même si vous avez perdu tout espoir..., je peux vous donner une nouvelle vigueur..., bourrer votre corps de tant d'énergie et de vitalité que la torpeur et la paresse n'y pourront plus jamais rentrer ! »

Puis, sur une pleine page, des photos d'athlètes, avec les commentaires suivants :

« **J'ÉTAIS CHÊTIF, JE SUIS AUJOURD'HUI UN ATHLÈTE** » « J'ai gagné 53 livres de muscles, 15 centimètres de tour de poitrine, 7 centimètres de biceps. Vous pouvez en faire autant, en dix minutes par jour. »

La même publicité reparut, en décembre 1953, dans un comic-book qui jouissait des plus hautes garanties morales : la National Social Welfare Society y avait acheté une page entière de publicité. Mais cette fois, l'homme chétif de la photo « avant » avait pris sur la photo « après » 70 livres de muscles, 17 centimètres de tour de poitrine et 9 centimètres de tour de biceps !

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 531

Une annonce qui donne le moyen de devenir « un vrai Superman » ajoute cette phrase qui n'est énigmatique que pour les non-initiés : « Prouvez-vous le à vous-mêmes en une nuit ! » D'autres insistent particulièrement sur la région du sexe, comme le fait la publicité du « suspensoir » (2 dollars 98), qui recommande en outre certains produits contre les « démangeaisons 7) qu'on peut éprouver « sur les parties sexuelles » (1 dollar).

On reste confondu devant certaines publicités qui constituent de véritables tentatives de perversions :

« Les plus grands savants vous donnent le moyen D'AVOIR PLUS DE POILS VIRILS EN TRENTE JOURS » Après avoir ainsi créé chez les jeunes des sentiments de culpabilité ou d'infériorité, les publicités des comic-books n'offrent qu'une voie à leur tension émotionnelle : la brutalité. Des pages entières d'annonces vantent la violence; sous le pauvre prétexte de la légitime défense, on peut ainsi voir un homme dire à des millions d'enfants :

« JE LUI AI BRISÉ LA MAIN COMME UNE ALLUMETTE ! »

« C'était si simple ! Il était absolument sans défense. Il hurlait de douleur !... Méthode de Défense par l'Attaque, reposant sur des actes naturels et instinctifs... Écrasement, torsion, fracture des membres... Paralysie des nerfs... 70 moyens secrets pour briser un membre... (1 dollar. Précédemment vendu 5 dollars). »

Mais toute cette publicité esthétique, médicale et sportive, à la fois stupide et dangereuse, n'est pas et de loin aussi inquiétante que celle qui concerne les armes, armes à feu ou armes blanches.

On croirait parfois que les comic-books ont mis sur pied un véritable programme d'armement de l'enfance et de la jeunesse. Cette publicité emploie tous les trucs du métier pour intéresser les enfants: à ceux qui ne pas cas assez riches pour acheter des armes, elle apprend même à en fabriquer eux-mêmes ; et ces armes construites par les enfants sont bien souvent aussi dangereuses que celles des armuriers. On a, pour justifier cette publicité, fait ressortir qu'à chercher partout la petite bête, on pourrait certainement trouver un grand nombre d'appels à la violence dans les contes de Grimm.

John K. McCaffery, journaliste et critique littéraire, a répondu fort pertinemment qu'il n'avait pas encore trouvé de publicité pour des arbalètes dans les différentes éditions des contes de Grimm, mais qu'il suffisait d'ouvrir un comic-book pour y voir chanter les vertus du revolver X... ou du poignard Z...

532 LES TEMPS MODERNES

Certains comic-books offrent aux gagnants de divers concours « un véritable 22 long rifle » (et le revolver est bien entendu soigneusement dessiné). On sait combien le 22 long rifle peut être dangereux : tout récemment encore, un adolescent de 14 ans s'en est servi pour tuer un jeune camarade de 8 ans.

Toutes sortes de carabines et de pistolets « jouets » font l'objet d'annonces publicitaires. En voici une qui, sur le comic-book, est accompagnée de la photo de l'engin :

« Nouvelle et stupéfiante carabine. Tire comme un véritable fusil. »

A côté, une série de croquis montre qu'on peut s'en servir pour menacer les gens :

« Tu t'es moqué de nous, petit, je croyais que c'était un vrai fusil. »

D'autres carabines peuvent, après quelque bricolage, devenir des armes très dangereuses. Un garçon de onze ans m'a montré comment il fallait faire : « Il suffit de mettre un élastique pour qu'il tire plus loin. Ils tirent des petits cailloux ronds... » Les armes pour lesquelles il est fait le plus de publicité

sont les carabines BB et les carabines à air comprimé, qui lancent respectivement des plombs BB et des fléchettes d'acier. Certaines personnes pensent que ces armes sont inoffensives, mais les enfants qui ont été blessés par elles et notamment ceux qui ont perdu un oeil, ne sont pas de cet avis.

Des revues médicales ont déjà attiré l'attention du public sur les blessures aux yeux dont les carabines BB et les carabines à air comprimé étaient la cause... Le Dr James B. Bain, DC, de Washington a relevé, dans cette dernière ville et au cours d'une seule année, 29 cas de blessures aux yeux (pour cinq d'entre eux, on fut obligé de procéder à l'énucléation) provoquées par les BB.

Le Journal of the American Medical Association indique que, dans le district de Columbia, les carabines BB ont causé 9 blessures aux yeux en trois mois. L'Association pour la protection de la vue du district de Columbia a demandé que soit votée une loi interdisant la vente des carabines BB aux enfants de moins de 18 ans.

Selon des statistiques recueillies dans 421 hôpitaux des États-Unis, il y a eu, entre Noël 1949 et la fin du mois de janvier 1950, 275 cas de blessures provoquées par des carabines à air comprimé ; 164 étaient des blessures aux yeux, dont 64 avaient entraîné la cécité totale et 25 l'énucléation complète.

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 533

Philadelphie prit la tête d'un mouvement de protestation contre ces horreurs et promulgua un arrêté interdisant les carabines à air comprimé. Les résultats parlent d'eux-mêmes. Alors que le Wills Hospital de Philadelphie avait accueilli pendant la courte période de notre enquête 17 enfants blessés aux yeux par ces carabines, il n'en vit plus qu'un seul pendant les vingt-cinq mois qui suivirent l'interdiction. La même observation est valable pour Pittsburgh : en 1951, une blessure aux yeux tous les douze jours; en 1952, l'emploi des carabines BB étant interdit, une seule blessure.

Il n'est donc pas étonnant que l'Association pour la protection de la vue ait demandé que soit définitivement interdite la vente de tels engins aux mineurs.

On touche ici du doigt le véritable problème que posent les comic-books. Pendant qu'on s'évertue ainsi à mettre en garde adultes et enfants contre l'emploi de ces armes, les comic-books continuent à en vanter les mérites et à en recommander l'achat.

On ne saurait se moquer des intérêts de l'enfance avec plus d'indécence. Alors que des ophtalmologistes dénoncent le danger de ces armes et réclament leur interdiction, il se trouve des psychiatres, des spécialistes de la psychologie de l'enfant et des éducateurs pour cautionner des comic-books où s'étalent d'énormes placards publicitaires (avec photographies) :

« La carabine X... est un vrai bijou... 6,95 dollars seulement. »

« Achetez le vrai BB en acier... 6,95 dollars. »

Il existe aussi une grande publicité pour les couteaux de toute sorte. Pour se rendre compte des succès fantastiques qu'elle a rencontrés, il suffit de noter le fait suivant : au cours d'une fouille dans une école, on a trouvé exactement 141 couteaux. L'attitude des autorités est en général fort étrange; elle revient à peu près à ceci : permettons aux adultes de faire de la publicité pour leurs couteaux et d'en vendre autant qu'ils peuvent aux enfants; mais punissons très sévèrement les enfants qui en achètent et qui s'en servent. C'est ainsi que dans certains quartiers les policiers ont l'ordre d'amener au commissariat tous les jeunes trouvés porteurs d'armes. Toutes les semaines, on surveille étroitement les endroits où se réunissent habituellement les enfants et on fouille ces derniers pour leur enlever, le cas échéant, les armes dangereuses.

534 LES TEMPS MODERNES

Un journaliste terminait son article sur les ravages que provoquaient les couteaux à cran d'arrêt chez les enfants, en remarquant avec quelque cynisme que, tout compte fait, « les dégâts étaient jusqu'ici relativement peu importants : quelques douzaines de morts et un peu plus d'estropiés ». Mais il retrouvait tout son sérieux pour demander aux parents de « ne pas laisser leurs enfants se prendre au

snobisme du couteau et de détruire le mythe du poignard ». Qu'attendre de ces suggestions, alors que les comic-books entourent des plus attirantes séductions ces mêmes couteaux à cran d'arrêt et que les enfants, et même de très jeunes enfants, peuvent en acheter quand bon leur semble ? Il faut se souvenir que les comic-books ne se contentent pas de faire de la publicité pour les couteaux, mais qu'ils indiquent en même temps les manières de s'en servir. On présente un jeune garçon, tenant un couteau à cran d'arrêt dans sa poche, en train de parler à une grande personne. D'un geste il tire son couteau et fait surgir la lame (le dessin montre exactement comment il fait : en appuyant le pouce sur le bouton) et dit : « Si tu bouges, je te rogne petit à petit jusqu'à la moitié de ma taille ! »

La police reconnaît que les couteaux à cran d'arrêt « sont les pires armes qui existent »; il est interdit d'en vendre aux enfants de moins de seize ans; des milliers de mineurs ont été impliqués dans la seule ville de New-York pour des meurtres et des blessures faites au moyen de couteaux à cran d'arrêt; on a parfois exigé de ces jeunes criminels des cautions de 100.000 dollars. Mais des millions de comic-books continuent imperturbablement à faire de la publicité illustrée pour ces armes :

« LA LAME ÉCLAIR », à cran d'arrêt. Grande taille ! 1,65 dollars seulement. »

Les gangs de jeunes se forment parfois très rapidement. Certains chefs de bande m'ont parlé des problèmes que leur posait alors l'armement de leurs hommes. Ils n'auraient pas su quoi faire la plupart du temps, sans l'aide précieuse que leur apportait la publicité des comic books. On le comprend sans peine à lire l'annonce suivante :

PANOPLIES DE COUTEAUX. DIX PIÈCES Couteau à rôti, lame de 20 cm.

Couteau à jambon, lame de 20 cm.

Couteau de boucher, lame de 17,5 cm.

LES « CRIME COMIC-BOOKS » 535

Couteau à sandwich, lame de 12,5 cm.

Couteau à légumes, lame de 10 cm.

Couteau à tout faire, lame de 10 cm.

Couteau à ébarber, lame de 7,5 cm.

Couteau à pamplemousse, lame de 10 cm.

Couteau à aiguiser, lame de 20 cm.

Le problème de ces panoplies de couteaux « à usages ménagers » fut soulevé à plusieurs reprises lors des réunions d'enfants. Un garçon de treize ans expliqua un jour : « On prétend que ce sont des couteaux pour la cuisine, mais tout le monde sait bien à quoi ils servent. Même les mômes le savent. Ils les attachent le long de leur jambe. Regardez ce point! C'est par là qu'on doit les attacher. C'est eux (les comics) qui font ce point, pour qu'on ne se trompe pas. Ils disent que c'est pour découper la viande, mais les types vont pas les acheter pour ça. »

Il y a aussi ce qu'on pourrait appeler la publicité « arsenal » : c'est celle qui, sur toute une page, avec textes et illustrations, offre pêle-mêle des fusils, des pistolets, des revolvers, des couteaux de jet, des fouets de cuir, des lance-pierres, des fleurets d'escrime, bref tous les jouets ordinaires du lecteur de comic books. La police a parfois découvert un véritable arsenal dans les cachettes d'enfants; elle a d'ailleurs parfois retrouvé exactement la filière entre les armes et la publicité.

Certaines annonces sont encore plus douteuses, s'il est possible.

J'ai eu l'occasion d'examiner et de traiter un grand nombre d'enfants qui avaient été arrêtés parce qu'ils essayaient de voir par les fenêtres les femmes se déshabiller. La plupart d'entre eux étaient parfaitement normaux et ne justifiaient nullement un traitement psychothérapeutique. Ce fut l'un d'eux qui me fit remarquer le sens équivoque qu'avait la publicité de « L'oeil de Tom » dans les comics; plusieurs autres se déclarèrent du même avis. Il existe une publicité pour les télescopes qui proclame : « Puissance étonnante, grossissement très net! Vous aurez mille frissons délicieux avec ce magnifique télescope d'importation ! Jouissez de la vie ! Amusez-vous ! Vous verrez de si près que vous aurez envie de toucher ! » Autre publicité, pour des jumelles cette fois :

Vous éprouverez le plus grand frisson de votre vie lorsque vous vous servirez pour la première fois

de ces puissantes jumelles. Les moindres détails deviennent discernables..., précision et netteté extraordinaires...

536 LES TEMPS MODERNES

Vous pourrez observer la vie des gens et des bêtes sauvages, vous pourrez suivre tous leurs mouvements sans qu'ils puissent vous voir. Avec les jumelles X... vous serez toujours au premier rang !

Les enfants de New-York, de Boston, de Chicago qui achètent ces jumelles savent fort bien qu'ils n'auront guère l'occasion d'observer la vie des bêtes sauvages dans les rues de la ville. Mais ils savent à quelles fins les employer et, s'ils n'étaient pas assez avisés, les publicités se chargeraient de faire leur éducation : Pouvoir observer les gens de loin avec une netteté et une précision extraordinaire... Voir sans être vu (3,94 dollars).

Certaines annonces indiquent tout simplement que l'appareil en question « permettra de voir à l'intérieur des maisons voisines » et une illustration montre un télescope dirigé vers la chambre d'une fille à moitié nue.

□

Les histoires des comic-books enseignent la violence, la publicité qu'on y trouve procure les armes ; les histoires font naître chez les enfants le désir de devenir un Superman, la publicité leur fait miroiter la possibilité d'en devenir un; les héroïnes des comic-books ont une ligne « affolante », la publicité promet aux lectrices une ligne « super-affolante » ; les histoires montrent comment blesser, la publicité offre les couteaux ; les illustrations montrent des filles à peu près nues, la publicité exalte Tom et son oeil perçant.

Fredric WERTHAM.

(Traduit de l'américain par Ernest BoIo.)

Extrait de *Seduction of the Innocent* (Rinehart, New York).

J U L L I A R D

COLLECTION

Les Temps Modernes

DIRIGÉE PAR JEAN-PAUL SARTRE

Cette collection, comme la Revue dont elle porte le nom, se propose de lutter contre l'esprit pathétique et prophétique, chaque jour plus répandu, qui exige de nos contemporains des choix aveugles, des engagements torturés. Il n'est pas vrai que le monde soit divisé en deux empires, celui du bien et celui du mal. Il n'est pas vrai qu'on ne puisse penser sans faiblir, ni être fort sans déraisonner. Il n'est pas vrai que les bonnes intentions justifient tout, ni qu'on ait le droit de faire le contraire de ce qu'on veut. La comédie de l'histoire, l'échange des rôles, la frivolité des acteurs n'empêchent pas de discerner une action assez claire, pourvu seulement qu'on se soucie de savoir ce qui se passe plutôt que de nourrir des fantasmes, pourvu qu'on distingue l'angoisse de l'anxiété et l'engagement du fanatisme.

A paraître :

WILLIAM B. HUIE

L'EXÉCUTION DU SOLDAT SLOVIK

★

STETSON KENNEDY

INTRODUCTION A L'AMÉRIQUE RACISTE

Déjà parus :

JUAN HERMANOS

LA FIN DE L'ESPOIR

★

DANIEL GUÉRIN

OU VA LE PEUPLE AMÉRICAIN?

★

E. N. DZÉLÉPY

LA GUERRE N'EST PAS POUR DEMAIN

★

COLETTE AUDRY

LÉON BLUM

RJ